Cinquième Année. — N° 105 15 MAI 1901 Le Numéro : 50 Centimes

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LA GUÉRISON MERVEILLEUSE

Du Peintre Eugène DIAZ

Je devrais dire « la guérison du peintre et *du compositeur* Eugène Diaz », car le fils du grand peintre Thomas Diaz n'est pas seulement un peintre de mérite lui-même, c'est aussi un compositeur de grand talent. C'est lui qui, en 1869, je crois, remporta le fameux prix de la *Coupe du roi de Thulé*, disputé par plus de trois cents concurrents, parmi lesquels Massenet, Léo Delibes et Gounod. Rappellerai-je aussi, pour les rares qui l'ignoreraient, qu'il est également l'auteur du *Roi Candaule* et de *Benvenuto Cellini* ?...

Au reste, bien qu'á son propre jugement, Eugène Diaz s'estime plutôt bon compositeur que bon peintre, il ne semble pas que le public lui donne raison sur ce point. On achète ses toiles plus que ses mélodies. Et ce délicat artiste, qui est en même temps un homme d'esprit, a coutume de se définir « un musicien qui vit de ses tableaux ».

Il a bien failli n'en plus vivre longtemps.

Le 28 mai 1900, il était renversé par une automobile et jeté au milieu de la chaussée. Une hémorragie s'en suivit, puis des douleurs qui le retinrent au lit. Le médecin, un des *maîtres*, qui le soignait découvrit qu'il avait une petite verrue dans la vessie. Cette verrue s'était-elle implantée là depuis longtemps ou le choc reçu en était-il la cause ? Le praticien ne sût point le définir. Mais il déclara qu'une opération était nécessaire.

Eugène Diaz n'en voulut rien croire et refusa de se laisser charcuter. L'exemple de son père, à qui on avait dû couper deux fois la même jambe, la première fois parce que les médecins avaient laissé se gangréner un bobo, la seconde parce que la première opération avait été maladroitement effectuée, l'avait-il fait réfléchir ? Je l'ignore.

Toujours est-il qu'il partit pour les bords de la mer où il resta près de trois mois. Le mal semblait avoir disparu. Mais, au retour à Paris, les douleurs reparurent, plus intenses, plus intolérables que jamais. Eugène Diaz dut se faire examiner de nouveau. Le fibrôme avait augmenté du triple. Les médecins déclarèrent au malade que, s'il ne consentait point à se faire opérer, il était perdu. La Faculté se montra même particulièrement affirmative. « Ce n'est plus qu'une affaire de quelques jours », déclara-t-elle.

Et de fait, les personnes qui ont vu Eugène Diaz à ce moment le considéraient déjà comme moribond. Il n'était plus que le spectre de lui-même.

On essaya de le décider enfin à se faire opérer. De rechef, il s'y refusa net.

Et aujourd'hui, il est guéri ! Il ne porterait certes pas encore les fardeaux que soulèvent les forts de la Halle. Mais ses douleurs ont disparu ; la mine, comme on dit, lui est revenue. Il peut se remettre à son chevalet ou à son piano. Il déclare lui-même qu'il renaît.

Que s'est-il passé ?

C'est précisément la question que je suis allé lui poser dans son atelier de la rue du Delta.

Quand j'arrivai, il était à son piano, sa longue chevelure noire un peu ébourriffée par l'inspiration. Sa charmante femme, si blonde près de lui si brun, travaillait. Elle est peintre elle-même, et les portraits qu'elle signe sont des merveilles de goût et d'expression...

Eugène Diaz me parut, en effet, ressuscité. Je le félicitai. Et, pour me prouver que ce n'était pas seulement la santé physique, mais aussi les forces intellectuelles qu'il avait reconquises, il me joua sa dernière composition et voulut me montrer ses dernières toiles...

J'admirai l'une et les autres. Puis, le moment me paraissant venu, je posai ma question.

— En bon chrétien, me répondit-il simplement, lorsque les médecins m'eurent déclaré que j'étais condamné, je fis une longue et sincère prière, m'en remettant au Créateur. Vingt-quatre heures après, j'étais exaucé. Quelle belle chose, la foi ! Un ami que je n'avais pas vu depuis plus d'un an arrive à la maison et, après quelques minutes de conversation, dit à ma femme, en lui remettant un nom sur un bout de papier : « Allez là, et Eugène est sauvé ».

Là, c'était chez cette bonne Mlle Virginie Louvet. J'y allai. Et, c'est vrai, je fus sauvé. Aujourd'hui, on peut voir à la devanture de la boutique de cette bonne Mlle Louvet, ma tumeur fibreuse qui se pavane dans un bocal. Mes forces reprennent de jour en jour, et, d'ici quelques semaines, j'aurai retrouvé ma vigueur d'antan.

— C'est véritablement un miracle ! ajouta Mme Diaz. Et nous en sommes si émus, si heureux que nous voudrions que tous les malades du monde pussent partager notre bonheur. Ce serait une bonne action de faire connaître Mlle Louvet. Vous devriez parler d'elle dans votre journal.

C'était dit avec un accent si sincère et tant de grâce qu'il n'y avait pas à hésiter. En sortant de l'atelier du peintre-musicien, je courus chez Mlle Louvet.

A vrai dire, Mlle Louvet n'est pas une inconnue pour les vieux Parisiens. Mais on la connaît sans la connaître. On sait qu'elle vend une eau merveilleuse, mais on ne croit pas à son eau. On la prend pour une quelconque des trois ou quatre cents guérisseuses de la capitale, que les médecins dédaignent quand ils ne les traitent point de farceuses...

Mlle Louvet n'est pas cela du tout. Elle inspire confiance à première vue. C'est une verte vieille de soixante-seize ans, alerte, d'esprit prompt, à l'œil vif et franc. Elle ne cherche point à vous en imposer. Si vous voulez tenter de son remède, vous en tenterez ; si vous ne voulez pas en tenter, vous n'en tenterez pas. La bonne humeur et la loyauté de Mlle Louvet n'ont, d'ailleurs, pas empêché les médecins, jaloux des guérisons qu'elle opérait, de lui chercher noise. Elle a eu huit procès, qu'elle a tous gagnés. Comment en eût-il été autrement ?

— Tous ceux que j'ai soignés, je les ai guéris. Quel est le docteur diplômé qui peut en dire autant ?

Elle est pleine de malice.

— Le premier commissaire de police à qui j'eus affaire c'était M. N... Il vint chez moi pour dresser procès-verbal. Je remarquai que, sous ses gants, ses mains suppuraient. Je lui dis : « Vous n'avez pas honte de me poursuivre au nom de médecins qui n'ont même pas pu vous guérir de ce que vous avez aux mains ». Il resta interloqué. « Moi je vous guérirai, lui dis-je, et en moins de huit jours ». Je le fis, comme je l'avais promis. Je n'ai pas besoin de vous conter que ce premier procès verbal n'eut pas de suite... »

Une autre fois, comme on la menaçait d'une condamnation sévère, elle déclara aux médecins qui avaient porté plainte que s'ils ne la laissaient pas tranquille, elle publierait son secret. La peur sans doute d'avoir moins de malades ralentit le zèle des docteurs. Ils retirèrent leur plainte.

— Je ne vous demande pas votre secret, dis-je à Mlle Louvet. Mais donnez-moi quelques explications qui, sans le dévoiler, m'en exposent tout au moins le principe.

Elle me répondit :

— Le principe en est celui-ci. De même que je crois qu'il n'y a qu'une substance dont tous les

corps matériels ne sont que des formes particulières, je crois qu'il n'y a qu'une maladie dont toutes les maladies ne sont que les aspects divers. Je crois que la cause de cette maladie unique sous des aspects divers est dans le sang. Je soigne le sang. Mon remède lui refait sa composition normale. La disparition de la maladie est le résultat de cette réfection ou de cette épuration du sang.

— Alors, fis-je, vous avez découvert la panacée universelle ?

— Peut-être bien. Mais, cependant, entendons-nous. Je ne veux pas dire que mon remède est le même pour tous les cas. Mon remède est le même dans sa composition ; il n'est pas le même dans son application. Cette application varie avec les formes de la maladie.

— En dehors du cas de M. Eugène Diaz, dont j'ai pu juger par mes yeux, avez-vous des attestations de guérisons obtenues par vous ?

— Tenez ! me dit-elle.

Et Mlle Virginie Louvet me présenta tout un paquet de lettres et de certificats. J'ai reconnu plusieurs signatures.

Restait à obtenir de Mlle Louvet quelques renseignements sur l'origine de son secret. Elle me les donna fort aimablement. Je les reproduis tels quels.

Mlle Louvet appartient à une famille du Jura. Ses parents étaient pauvres. Toute jeune, elle dut gagner sa vie. Elle était employée chez un coiffeur. Mais cet état lui déplaisait. Un dimanche, elle se rendit à je ne sais plus quel sanctuaire de la Vierge qui se trouve dans les montagnes. Elle conjura la mère de Dieu de lui donner un autre *métier*. Le lendemain, comme elle lavait les chevelures des fillettes de l'une de ses clientes avec une eau, composée de plantes très simples dont on lui avait donné la recette, la mère des enfants constatant la disparition de certains bobos que cette eau avait déterminée, s'écria ravie : « Virginie, avec un *métier* pareil, vous devriez faire fortune. » Mlle Louvet vit dans cette phrase comme une réponse à la prière qu'elle avait faite laveille. Sur elle même et sur ses proches, elle tenta des frictions avec son eau de toilette, chaque fois qu'un mal se déclarait. Le mal disparaissait comme par enchantement. Elle eut l'idée ensuite, après avoir réfléchi, étudié, comparé, de donner à boire le même liquide ou d'en composer des bains, suivant les affections qu'on lui demandait de soigner... Voilà toute l'histoire.

Bien entendu, je ne discute pas les théories thérapeutiques de Mlle Virginie Louvet. Je ne fais pas davantage de commentaires (je laisse à d'autres le soin de sourire ou de s'attendrir) sur ce qu'il y a de bizarre, de naïf, de ridicule et de touchant, dans cette histoire de dévotion et de démêloir. Je rapporte ce que j'ai vu et entendu.

Peu importe, au reste, les idées que se font les guérisseurs (qu'ils opèrent par des passes magnétiques ou par des remèdes) sur la genèse, le mécanisme, le mystère des guérisons qu'ils accomplissent, si ces guérisons sont réelles !

Or, il ne me paraît point douteux que Mlle Virginie Louvet guérit. Il y a les attestations authentiques qui le prouvent. Il y a aussi les bocaux où sont enfermées les « racines » des maladies enlevées. Il y a surtout le témoignage sincère et enthousiaste d'Eugène Diaz, de sa femme et de ses amis.

Mme Diaz m'a demandé, dans un élan de reconnaissance dont j'ai subi l'influence, de rendre public ce témoignage. C'est fait. Je ne m'en repens pas.

GASTON MERY.

A NOS ABONNÉS

Un groupe de lecteurs, qui, maintes fois déjà, — soit par les communications qu'il nous a envoyées, soit par les conseils judicieux qu'il nous a donnés — nous a témoigné l'intérêt qu'il porte à nos études, nous exprime le désir de participer, d'une manière active, à la diffusion de notre Revue.

Nous le remercions de cette nouvelle marque de sympathie et nous sommes heureux de pouvoir l'informer que, répondant à ses vues, nous allons lui fournir l'occasion de mettre sa bonne volonté à exécution.

Nous ferons, en effet, de notre prochain numéro, un tirage exceptionnel de cinquante mille exemplaires (50,000) destinés à la pro-

pagande et qui seront envoyés, à titre gracieux, à toutes les personnes dont les adresses nous auront été indiquées par **des abonnés.**

Nous prions donc nos amis **abonnés** — et nous insistons sur le mot — de nous envoyer, dans la huitaine, la liste des personnes à qui il leur serait agréable de faire lire le prochain numéro illustré de l'**Echo du Merveilleux**, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, offrira un intérêt tout particulier.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La légende merveilleuse du roi Salomon.*

Les Artistes français ont fait une plus large part encore au merveilleux que leurs voisins de la Société Nationale, dont nous parlions l'autre jour.

Il faut citer d'abord le beau tableau de M. Wencker « Venez à moi », d'une si religieuse et si émouvante inspiration ; celui de M. Duvant « Ils le reconnurent » qui montre le Christ ressuscité assis à la table des disciples d'Emmaüs, et « L'Image miraculeuse », de Tattegrain. C'est la célèbre Vierge de Boulogne-sur-Mer, arrivant seule, dans un bateau dirigé par un ange, au port qu'elle a choisi.

Ainsi la Vierge à Boulogne arriva
En un bateau que la mer apporta,
En l'an de grâce, ainsi que l'on comptoit
Pour lors, au vray, six cents et trente-trois.

Le même miracle de saint François d'Assises qui avait inspiré M. Cadel à la Nationale, « Le Sermon aux poissons », a tenté le pinceau de M. Girardot. M Gauret nous retrace un épisode de la vie de saint Crépin ; M. Mège de Malmont « La Tentation de saint Antoine » sans rajeunir ce vieux sujet : le Saint à genoux, une tête de mort dans les mains, regarde avec aversion une belle ribaude qui se roule provocamment à ses pieds (avec aversion, parce que cette femme n'est qu'une apparence de l'esprit immonde).

M. Mirallès-Darmonin nous montre Antoine de Padoue volant, emporté par un ange, à la défense de son père injustement condamné. Il franchit ainsi en une nuit la distance qui sépare Padoue de Lisbonne, quatre cents lieues environ. Ce fait incertain appartient à la légende du grand thaumaturge, dont la vie offre, comme on sait, plusieurs cas de bilocation historiquement établis.

Mais le plus curieux de tous ces tableaux est le vaste tryptique consacré par Rochegrosse à la légende merveilleuse de la reine de Saba et du roi Salomon, composition fort curieusement ordonnancée et très éclatante de couleur. Dans le volet de gauche, la reine Balkis, entourée de ses femmes, et rêvant sans doute à l'illustre roi d'Israël, reçoit une lettre de Salomon par la huppe qui leur servait de messager. On n'ignore pas que Salomon, grand magicien dans les Légendes orientales, régnait aussi sur les oiseaux, dont il comprenait le langage, à l'instar du divin Tirésias et de quelques autres privilégiés, et se servait comme de courriers rapides et sûrs de ces petits sujets ailés.

Dans sa lettre, le roi d'Israël invite la reine de Saba à venir à sa cour. Le panneau nous montre cette arrivée, le pompeux et pittoresque cortège de la reine, les innombrables femmes du sage Monarque se dressant sur leurs sièges pour la mieux voir, agitées de curiosité et de jalousie. Au volet de droite, Salomon introduit la reine dans son harem. L'initiation qu'ils avaient reçue tous les deux, la perspective qui s'offrait sans doute à leurs regards de la race illustre d'où devait sortir le négus Ménélick, expliquent sans doute l'air pénétré et les yeux baissés du roi, que ses femmes suivent de leurs yeux jaloux. Un bassin, où se réfléchissent de belles fleurs, la queue d'un paon, l'éclat de fresques font un précieux chatoiement de couleurs, et tout cet ensemble est fort pompeux et magnifique.

Au doigt de Salomon, M. Rochegrosse n'a pas manqué de faire étinceler l'anneau magique dont l'éclat resplendit au fond de toutes les légendes arabes et persanes. La conquête de cet anneau fut pour la chevalerie orientale, dans les romans héroïques, ce que la conquête du Graal était pour la chevalerie chrétienne. Un conte des *Mille et une nuits*, inconnu en France avant la précieuse traduction du docteur Mardrus, montre un jeune prince aventureux à la recherche de cet anneau. Beliouka, fils d'un sage roi des Beni Israël, trouve parmi les richesses que lui a laissées son père, un petit coffret d'or qui contient un parchemin sur lequel ces mots sont écrits :

« Celui qui désire devenir le maître et le souverain « des hommes, des génies, des oiseaux et des animaux, « n'aura qu'à trouver l'anneau que le prophète « Soleïmân porte au doigt dans l'île des Sept-Mers « qui est son lieu de sépulture. C'est cet anneau « magique qu'Adam, père des hommes, portait au « doigt dans le Paradis, avant sa faute, et qui lui fut « enlevé par l'ange Gobraïl, qui en fit don plus tard « au sage Soleïmân.

« Mais traverser les mers et aborder à cette île « située au-delà des Sept-Mers, nul navire ne pourrait le tenter. Celui-là seul réussira dans cette

« entreprise, qui trouvera la plante avec le suc de « laquelle il suffit de se frotter la plante des pieds « pour pouvoir marcher sur la surface de la mer. « Cette plante se trouve dans le royaume souterrain « de la reine Yamlika. Et seule cette princesse sait « l'endroit où croît cette plante ; car elle connaît le « langage de toutes les plantes et des fleurs, et elle « n'ignore aucune de leurs vertus. Que celui qui veut « trouver cet anneau aille d'abord au royaume sou- « terrain de la reine Yamlika ; et s'il est assez heureux « pour réussir et prendre l'anneau, il pourra alors, « non seulement dominer tous les êtres créés, mais pé- « nétrer aussi dans la contrée des Ténèbres pour boire « à la Fontaine de Vie qui donne la beauté, la jeu- « nesse, la science, la sagesse et l'immortalité. »

Beliouka, guidé par le sage Offân, parvient à ce royaume souterrain d'Yamlika, princesse moitié femme moitié serpent, comme ses sujettes, dont Allah seul connaît le nombre. Et ce royaume est situé auprès du Caucase. La Reine leur montre la plante magique, dont ils écrasent les pousses pour en recueillir le suc dans un grand flacon, et ils se mettent en route. Ils avancent d'abord avec beaucoup de crainte et de précaution sur les flots ; mais lorsqu'ils ont constaté que leur marche est aussi aisée que sûre, ils vont sans crainte. La première mer franchie, les voyageurs arrivent dans une île si belle qu'elle leur semble le paradis : la terre est de safran doré, des pierreries en guise de cailloux parsèment les chemins, les plus belles fleurs et les plus beaux arbres décorent ce lieu enchanté. Mais vers le soir, l'île retentit d'un mugissement formidable : ils voient, sortant des flots, un animal monstrueux qui tient dans sa gueule une pierre brillante comme un flambeau ; derrière lui, une multitude d'autres monstres marins, qui tenaient également chacun dans sa gueule une pierre brillante, couvrent le rivage, et l'île, aux feux de toutes ces pierres, est aussi éclairée qu'en plein jour.

Beliouka et Offân, fort épouvantés par ce conciliabule étrange, quittent l'île, et, franchissant la deuxième mer, arrivent à une contrée dont tous les cailloux et rochers sont en pierre d'aimant.

Un tigre monstrueux les en chasse encore. La troisième mer les porte vers une île dont tous les fruits des arbres sont des fruits confits ; ils en mangent avec gourmandise, jusqu'à ce que, rassasiés, ils reprennent leur voyage. La quatrième île n'est qu'un banc de sable couvert de reptiles ; mais la cinquième, étincelante, avec ses montagnes de cristal et sa flore d'un jaune brillant, est l'île des Fleurs d'or, parcelle détachée du soleil. Après la sixième mer, ils abordent une terre d'horreur, dont les arbres portent, en guise de fruits, des têtes humaines. Ces têtes offrent des expressions variées, les unes rient, les autres pleurent, et celles qui sont tombées des arbres se transforment en globes de feu dont l'éclat illumine la forêt et fait pâlir la lumière du soleil.

Malgré l'apparition charmante de douze filles de la mer qui, vêtues seulement d'un collier de perles, viennent danser et se livrer à mille jeux, les voyageurs fuient cette terre aux fruits effrayants. La traversée de la septième mer est la plus difficile ; ils marchent pendant deux mois sur des vagues, se nourrissant de poissons-volants qu'ils happent au vol et mangent crus et parviennent enfin à l'île où se trouve la sépulture de Salomon.

Elle est couverte d'arbres fruitiers, arrosée de nombreux cours d'eau. Ils s'approchent d'un grand pommier aux branches pesantes et veulent cueillir une pomme. Mais, de l'intérieur de l'arbre, une voix terrible leur crie : — « Si vous touchez à ces fruits, vous allez être coupés en deux ».

Ce pommier est en effet le funeste arbre adénique qui causa le péché d'Adam et depuis lors un géant farouche est commis à sa garde.

Après avoir erré dans l'île pendant un jour et une nuit, Offân et Beliouka découvrent une colline dont les rochers sont d'ambre jaune et de musc, et dans les flancs de laquelle s'ouvre une grotte magnifique, à la voûte et aux parois de diamant. Leur éclat fulgurant s'illumine aussi bien que le soleil, et cette clarté augmente à mesure qu'ils avancent. Ils arrivent enfin dans une salle immense, au milieu de laquelle, sur un lit d'or massif, est étendu Soleïmân ben Daoud (Salomon fils de David), reconnaissable à son manteau vert orné de perles et de pierreries et à l'anneau magique de sa main droite, qui lance des feux dont pâlit l'éclat de la salle de diamant.

Offân s'avance pour enlever l'anneau, pendant que Beliouka prononce les formules de conjuration que le Sage lui a enseignées et qui sont nécessaires pour faire glisser l'anneau du doigt rigide. Mais il les prononce mal, dans son trouble : du plafond lumineux tombe une goutte de diamant liquide qui enflamme Offân tout entier et le réduit en cendres. Beliouka s'enfuit terrifié et regagne son pays, après maintes aventures, sans rapporter l'anneau de Salomon.

Une légende occidentale, rapportée par Juvénal des Ursins, dans son *Histoire de Charles VI*, donne à Salomon un tombeau moins enviable.

« Un homme y eut qui s'efforça de trouver moyen de parler au diable, dit plus loin le même historien, et fut en plusieurs et divers lieux pour s'enquérir s'il y avoit personne qui s'en meslast, mais rien n'y trouvoit;

il luy fut conseillé qu'il allast en Ecosse la Sauvage, et de faict y alla, et luy fut enseigné une vieille, qu'on disoit se mesler de telles besongnes, à laquelle il parla, et elle luy dit qu'elle le feroit bien. Et de faict luy monstra un vieux chasteau ancien, tout rompu, où n'y avoit que les murs et parois, pleins de ronces et épines. Et y avoit un corbeau (pierre de taille) contre le mur, comme pour soustenir un gros bois, et qu'il se tint là sans avoir peur. Et il trouveroit un homme en manière d'un More de la Mauritanie en Afrique, et qu'il luy demandast ce qu'il voudroit et il luy répondroit. Lequel compagnon alla au lieu, et quand il y eut esté par aucun temps, on apporta sur deux grosses pierres une manière de biere ou cercueil, où il y avoit une personne toute nuë, laquelle fut mise sur ledit corbeau. Et lors il veid venir plus de dix mille corbeaux qui descharnèrent ceste personne et luy mangèrent toute la chair et ne demeura que les os. Et ce fait, fut remis audit cercueil et emporté.

« Et après ce veid venir ledit More de Mauritanie, dont la vieille luy avoit parlé, et luy demanda ce que c'estoit de cet homme ainsi déchiré, lequel luy dit que c'estoit le roy Salomon. Et lors il l'interrogea s'il estoit damné, lequel luy dit que non, mais que tous les jours il souffriroit jusques à la fin du monde telle pénitence et mal, comme s'il estoit en vie. Et après ce il luy fit trois demandes, l'une de ce qu'il queroit et vouloit sçavoir, laquelle chose il ne voulut oncques à personne révéler, ny la demande, ny aussi la response. La seconde, il luy requit qu'il luy enseignast les trésors perdus. Et à ce fit réponse que luy ny ses compagnons jamais ne les enseigneroient : car ils les gardoient pour leur maistre l'Antechrist. La tierce demande fut si Paris ne seroit point destruit, veu que les gens qui y estoient, estoient si dissolus en estats, et que infinis maux s'y faisoient tous les jours Et il respondit qu'il ne seroit pas destruit du tout, mais il souffriroit beaucoup. Car plusieurs grandes divisions y seroient, mais finale destruction ne souffriroit-il pas. Car supposé que plusieurs maux s'y fissent, toustesfois aussi y faisoit-on beaucoup de biens, et qu'il y avoit plusieurs bonnes personnes, dont les prières empescheroient la destruction. »

Espérons que pareille considération nous protège encore, bien que le nombre des gens « si dissolus en estats » ait fort augmenté, certainement.

GEORGE MALET.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Echo du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

LES GRANDS VISIONNAIRES

Gutenberg

A certaines époques de l'histoire, quand une formule de civilisation semble être épuisée, soudainement apparaissent, dans le lointain, les linéaments d'un monde nouveau, qu'on dirait créé, de toutes pièces par les visionnaires et par les penseurs..

Ainsi, quand s'éteignent les dernières et sombres lueurs du moyen-âge, c'est l'aube du xve siècle, qui, déjà bleue et claire, annonce le soleil éclatant de la Renaissance ; et les voyants voient, et les visionnaires trouvent, et les génies surgissent; car ce sont eux qui, dépassant la foule, lui montrent un autre ciel et lui révèlent un autre idéal : ainsi, en ce temps de résurrection en toutes choses, Christophe Colomb découvre une nouvelle terre ; Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, donnent, dans l'art, une nouvelle expression du Beau ; Galilée fait mouvoir la terre, et Copernic réglemente les astres.

Mais, avant eux, et comme pour ouvrir les digues de la pensé humaine, Gutenberg arrive qui, par sa découverte, bouleverse l'art et les coutumes des copistes qui existaient depuis l'antiquité, et ne tend à rien moins qu'à jeter la parole écrite, imprimée désormais, à profusion, à tous les coins du monde.

On connaît peu l'enfance de cet homme mémorable ; ce que l'on sait, c'est qu'il est né à Mayence, en 1405, de Friede Gensfeich, et de Else de Gutenberg, prenant ainsi le nom de sa mère pour passer à la postérité. Sa jeunesse fut très mouvementée : il prit part aux luttes de son époque, car les villes libres de Mayence, de Strasbourg et autres cités importantes des bords du Rhin, de même que les républiques fédératives de l'Italie, étaient constamment en ébullition Gentilhomme, il lutta contre la bourgeoisie, fut exilé à Strasbourg, revint à Mayence, fut exilé de nouveau ; puis voyagea en Italie, en Suisse ; visita l'Allemagne et vécut enfin en Hollande, où il se lia d'amitié avec Laurent Coster qui passe, à juste titre, pour l'initiateur de Gutenberg à son immortelle découverte.

Profondément religieux, Gutenberg ne voyait d'abord qu'une chose, celle de répandre, par un procédé nouveau, la parole divine — et il commencerait par la Bible — en un nombre indéfini d'exemplaires ; mais comment y arriver? Et il se disait :

« Dieu souffre dans des multitudes d'âmes auxquelles sa parole sacrée ne peut descendre ; la vérité religieuse est captive dans un petit nombre de livres manuscrits qui gardent le trésor commun au lieu de le répandre. Brisons le sceau qui scelle les choses saintes,

donnons des ailes à la vérité, et qu'au moyen de la parole, non plus écrite à grands frais par la main qui se lasse, mais multipliée comme l'air par une machine infatigable, elle aille chercher toute âme venant en ce monde. »

La foi est donc à la source première de l'œuvre géniale de Gutenberg; l'amour y est aussi, par Laurent Coster; et rien n'est plus significatif que l'union de ces deux plus hauts sentiments de l'âme humaine. pour la réalisation d'une idée aussi puissante, d'une découverte aussi merveilleuse.

Laurent Coster était amoureux. Il sculptait, en relief, sur de petites branches de saule, l'initiale de son nom et celui de sa bien-aimée. Il enveloppa un soir ces branches dans du papier, et le lendemain, la sève, brunie et épaissie, avait donné un décalque admirable de ce chiffre d'amour.

Ce fut une révélation. Il sculpta ensuite des planches entières qui pouvaient former les pages successives d'un livre; et c'est la vue de ces planches qui donna à Gutenberg la véritable vision de sa magique découverte. En les contemplant, au lieu de synthétiser, il analysa; il les disséqua dans sa pensée, en décomposa les lettres, recomposa les lignes par une série de lettres isolées; et, soudain, un éclair jaillit de son front: il apercevait enfin clairement le but rêvé, et il put quitter la Hollande en emportant dans son esprit tout un art qui allait révolutionner le monde.

Alors, il revint à Strasbourg et s'enferma longtemps dans une cellule du cloître d'Arbogaste, travaillant nuit et jour à la réalisation de son œuvre. Il façonna lui-même ses outils, composa de petits cubes avec des lettres en relief, les relia, ligne par ligne, comme autant de magiques chapelets, et tenta, avec une encre grasse, la première épreuve sur parchemin. L'épreuve réussit.

Le premier pas était fait. Après tant de fatigues, il put se reposer un peu; et voici qu'une nuit, dans son sommeil, il eut un songe qui, profondément, le troubla, et qu'il raconta ensuite à ses amis :

« J'entendis deux voix, dit-il, deux voix inconnues et d'un timbre différent, qui, alternativement, me parlèrent. L'une me dit : — Réjouis-toi, tu es immortel; désormais, toute lumière se répandra par toi dans le monde! Les peuples qui vivent à des milliers de lieues de toi, étrangers aux pensées de notre pays, liront et comprendront toutes les pensées, aujourd'hui muettes, répandues et multipliées comme la réverbération du feu, par toi, par ton œuvre! Réjouis-toi, car tu es l'interprète qu'attendaient les nations pour conserver entre elles, car ta découverte va donner la vie perpétuelle aux génies qui seraient morts-nés sans toi et qui tous, par reconnaissance, proclameront à leur tour l'immortalité de celui qui les immortalise.

J'entendis l'autre voix. Elle me dit : « Oui, tu es immortel. Mais à quel prix? La pensée de tes semblables est-elle donc toujours assez pure et assez sainte pour mériter d'être livrée aux oreilles et aux yeux du genre humain? N'y en a-t-il pas beaucoup et le plus grand nombre, peut-être, qui mériteraient mille fois d'être anéanties et étouffées plutôt que répétées et multipliées dans le monde? L'homme est plus souvent pervers que sage et bon : il profanera le don que tu lui fais; il abusera du sens nouveau que tu lui crées. Plus d'un siècle, au lieu de te bénir, te maudira. Des hommes naîtront, dont l'esprit sera puissant et séducteur, mais dont le cœur sera superbe et corrompu. Sans toi, ils seraient restés dans l'ombre; enfermés dans un cercle étroit, ils n'auraient porté malheur qu'à leurs proches et à leurs jours; par toi, ils porteront vertige, malheur et crime, à tous les hommes et à tous les âges!

« Je me réveillai dans l'horreur du doute. J'hésitai un instant, mais je considérai que les dons de Dieu, bien qu'ils fussent quelquefois périlleux, n'étaient jamais mauvais, et que donner un instrument de plus à la raison et à la noble liberté humaine, c'était donner un champ plus vaste à l'intelligence et à la vertu, toutes deux divines. Je poursuivis donc l'exécution de ma découverte. »

Gutenberg, sûr maintenant de l'avenir de son art, s'associa avec deux bourgeois aisés de Strasbourg, afin d'avoir désormais le temps et l'argent nécessaires pour arriver à la réalisation complète de ses projets. Mais il n'initia personne dans son secret. L'association s'occupait de diverses industries artistiques, et Gutenberg, en dehors des travaux journaliers, continuait ses essais dans le fond de sa cellule. On l'eût pris pour un mage ou pour un alchimiste à la recherche de la pierre philosophale : c'est que, maintenant, non seulement il lui fallait les lettres, mais il fallait enchasser ces lettres et les fondre en métal, il lui fallait une encre qui pût s'épandre, sécher très vite, et enfin une machine qui, à l'aide de brosses et de tampons, pût imprimer des planches entières, composées avec des lettres mobiles rassemblées. C'est donc à la machine — à la presse future — qu'il consacra ses veilles, et appliqua toute son attention et tout son génie; il en acheva enfin un modèle qu'il porta à un tourneur en bois et en métal, très habile pour son époque. Celui-ci, étonné d'une pareille ébauche, dit à Gutenberg : « Mais, c'est tout simplement un pressoir que vous me demandez là? — Oui, répondit d'un ton grave et exalté Gutenberg, c'est un pressoir, en effet, mais

c'est un pressoir d'où jaillira bientôt à flots intarissables la plus abondante et la plus merveilleuse liqueur qui ait jamais coulé pour désaltérer les hommes. Par lui, Dieu répandra son Verbe ; il en découlera une source de pure vérité. Comme un nouvel astre, il dissipera les ténèbres de l'ignorance et fera luire sur les hommes une lumière inconnue jusqu'à présent. »

Quand le tourneur apporta la machine achevée au monastère d'Arbogaste, il s'aperçut qu'il y avait là, — entourée de mystère — une invention nouvelle dont il ne se rendait pas compte, et il dit au solitaire : « Je vois bien, messire Jean, que vous êtes réellement en commerce avec les esprits célestes ; aussi, désormais, je vous obéirai comme à un Esprit. »

Gutenberg, au comble de la joie, commença ses travaux définitifs ; on dit qu'il imprima, tout d'abord, *la Bible* et *les Psaumes*, mais on manque de détails circonstanciés sur ces premières impressions : elles ne contiennent pas, en effet, de nom d'imprimeur, comme s'il avait suffi à Gutenberg de donner à ses contemporains le résultat merveilleux de son génie et de ses travaux, sans les illuminer de la gloire de son nom.

Mais Gutenberg mort, ce nom rayonna de haut dans le ciel clair du quinzième siècle ; sa découverte, par l'expansion subite de la pensée comprimée, changea soudain les conditions du progrès humain ; pour ne citer qu'un exemple de l'avidité des esprits à étudier et à connaître, il est avéré qu'un siècle après cette sublime invention, en 1529, on tira les *Colloques d'Erasme* à 24.000 exemplaires : c'était le réveil subit des intelligences, c'était la marche en avant du progrès humain ; tous les peuples, de l'Europe d'abord, et ensuite des autres continents, entraient en communion plus directe et plus complète par la pensée de chacun mise au profit de tous, car tous, ainsi que l'a dit plus tard un docteur catholique, commençaient à s'apercevoir que leurs ancêtres avaient vécu dans l'esclavage de l'esprit comme dans la servitude du corps.

EMILE MARIOTTE.

ENQUÊTE SUR LE MAGNÉTISME

Nos lecteurs continuent à nous communiquer leurs opinions sur la question du magnétisme au sujet de laquelle notre directeur s'est récemment expliqué. Un certain nombre d'entre eux, contrairement à la thèse que nous avons soutenue, persistent à voir dans les phénomènes du magnétisme curatif l'intervention d'intelligences extra-humaines. Il ne nous paraît pas que les arguments qui nous ont été donnés sur ce point soient bien démonstratifs, mais, tout en conservant jusqu'à plus ample preuve de notre erreur, notre avis personnel, nous publions volontiers la lettre suivante, dont l'auteur nous semble désirer l'insertion :

Dôle, le 3 mai 1901

Monsieur Gaston Mery.

L'article de M. Erny (1) sur le magnétisme me suggère quelques réflexions que je crois bon de vous signaler dans l'intérêt de la vérité. Tout d'abord je dois vous dire qu'en psychologie (je considère le magnétisme comme une partie de la psychologie), je ne parle guère que d'après expérience. Je ne veux pas dire que la mienne vaut mieux que celle des autres.

Non, le magnétisme ne peut pas être assimilé à la médecine, pour plusieurs raisons; d'abord il est bon de n'avoir recours au magnétisme que lorsque les moyens naturels sont impuissants, ou trop peu efficaces; ensuite on reconnaîtra qu'il y a des cas qu'il n'est pas prudent d'entreprendre: c'est lorsque la maladie est une conséquence de la perversité de l'individu. Ce n'est pas que la guérison soit impossible par le magnétisme, au contraire, mais dans ce cas il faut guérir la conscience avant le corps, et il faut que le malade confesse son infirmité morale et que le magnétiseur sache magnétiser la vie morale, comme je l'ai fait pour un jeune homme qui était en train de perdre la tête.

A présent, M. Erny a raison de vous dire que la capacité magnétique peut être très puissante chez certains individus. J'ai un procédé qui n'est peut-être pratiqué que par moi : dans certains cas j'aspire avec la main le fluide morbide qui cause la douleur, alors ce fluide m'envahit la main, le bras, et finirait par m'envahir le corps, si je ne le dégageais. Ce procédé est fatigant, mais ne limite pas la capacité magnétique.

En outre, vous pouvez être certain que le concours d'agents spirituels est acquis aux magnétiseurs, ce n'est même que par ces moyens que l'on est magnétiseur, mais croyez-vous que ce concours n'est pas aussi acquis aux remèdes des médecins? Voyons, voici deux plantes qui croissent à côté l'une de l'autre, comme la ciguë et l'hysope par exemple, dans la même terre, recevant les mêmes aliments naturels ; l'une est vénéneuse et l'autre médicinale, comment expliquer ce phénomène, sinon par une action spirituelle?

A mon sens, c'est une grave absurdité que de croire que tout le monde peut magnétiser. Tout le monde peut magnétiser, oui, le bien ou le mal, et pour le mal il n'est pas nécessaire de faire de grands efforts ; une simple poignée de main peut suffire ; j'en ai fait l'expérience une fois, avec une personne que je me savais antipathique, son serrement de main a produit dans mon bras comme un effet électrique, j'en ai ressenti une douleur pendant huit jours.

Jusqu'ici on n'a guère prêté d'attention à l'incompatibilité fluidique qui existe chez les humains, elle est cependant grande et assez grande pour amener la mort par simple contact ; je ne crains pas de l'affirmer, la psychologie le démontrera avant peu.

Si vous ne voyez rien qui empêche la publicité de cette lettre, vous pouvez la faire connaître.

Recevez, Monsieur Mery, mes salutations sincères.

TH. GERMAIN.

Voici maintenant une autre lettre, dont l'auteur, tout en approuvant les conclusions de notre Directeur, propose d'y apporter quelques correctifs :

---

(1) Voir le numéro précédent.

Barcelone, 8 mai 1901.

Monsieur Gaston Mery,

A mon tour, si vous le permettez, je prendrai la liberté de dire un mot à propos de la question si intéressante de l'exercice du magnétisme comme profession ou non.

Pour mon compte, je dois vous dire que la question se pose très nette dans mon esprit et que votre conclusion me paraît très rationnelle, étant donné que le magnétisme est une chose encore neuve pour nous et que nos connaissances n'embrassent pas encore entièrement.

Seulement j'ajouterai un « parce que » bien simple et fondamental qui forme la base de toute opération sociale :

Un tel exercice ne pourrait être officiellement permis qu'à la condition expresse d'avoir des garanties, car il se produit le fait suivant d'*inégalité* : que le magnétisé A est en plein pouvoir du magnétiseur B.

Aujourd'hui nous n'avons affaire, pour le commencement, qu'à des magnétiseurs qui ne veulent nous faire que du bien ; mais, n'aurons-nous pas à nous assurer, quand nous leur aurons conféré ce droit, qu'ils ne s'aviseront pas, à plus forte raison, de nous faire du mal ?

Mon « parce que » serait donc la garantie envers la société, laquelle, indépendamment de la valeur intrinsèque de la chose, doit exister avant tout. J'admets volontiers qu'il existera à une même époque plusieurs bons magnétiseurs de bonne foi, mais, ayant été moi-même témoin d'abus dans ce sens, je trouve qu'il est nécessaire de prendre des précautions à l'avance contre les malhonnêtes et les filous, car le magnétisme est une science très dangereuse pour le vulgaire, et, plus nous arriverons à le connaître, plus le danger augmentera.

Vous n'avez sûrement pas manqué de constater cette crainte immense, cette infériorité insurmontable qui s'emparent d'un sujet en présence du magnétiseur ; ces paroles ne sont-elles pas encore dans votre oreille : « Oh ! je ne sais pas ce que j'avais devant cet homme, mais sitôt que mes yeux avaient rencontré les siens, je sentais que j'aurais fait n'importe quoi pour lui. » Je ne dis pas que tous les malades soient dans ce degré d'infériorité devant tous les magnétiseurs, mais il n'est pas discutable qu'ils sont plus ou moins sous leur influence, et dites-moi, Monsieur, s'il ne leur serait pas facile d'en abuser ? Il n'y a que l'absolue bonne foi qui les y retient, et cette absolue bonne foi, comme nous le savons, n'est pas très répandue sur la terre.

J'aurais à ce sujet beaucoup de choses à vous dire, mais comme je me suis déjà pris une première liberté, celle de vous écrire, je ne voudrais pas vous imposer d'en supporter une deuxième, celle d'en écrire long.

Je concluerai donc que le magnétisme ne peut pas être une profession, tant que l'inégalité qui a lieu entre le magnétiseur et le magnétisé ne sera pas prévue par la loi — à refaire, évidemment, sur ce point, pour la raison qu'au cas contraire, le magnétisme restant abandonné à l'appréciation individuelle, et étant donné le peu de stabilité de l'honnêteté humaine, en dehors de Philippe et de Mouroux, nous serions encombrés d'une foule de charlatans qui causeraient sûrement préjudice à la société.

Il ne faudrait pas, Monsieur, que ceci vous porte à croire que je suis un ennemi de cette méthode curative, au contraire, je l'approuve complètement et je me demande pourquoi on n'y a jamais prêté plus d'attention. Considérez cette énorme tension de tous les cerveaux des savants pour soulager les maux de l'humanité, à toute heure, à tout moment de la vie ; n'est-ce pas sans cesse leur préoccupation, le but unique de leur existence ? Et nous aurions là, dans l'ombre, méconnue et inutilisée, une méthode pourtant tout indiquée de soulagement d'autrui ! Il me semble qu'on ne pourra rien faire de mieux que d'obliger les autorités compétentes à s'en occuper, mais en imposant des lois aux magnétiseurs ; nous aurions ainsi la certitude :

1° D'avoir des magnétiseurs professionnels efficaces ;

2° De ne pas en être encombrés.

Croyez, Monsieur, à ma plus parfaite considération.

ED. WOLF.

Lettres sur Campitello

Huitième lettre à mon ami S. D. F.

MON CHER AMI,

Dans les plages lointaines où vous a entraîné votre zèle et sous le ciel brumeux de la catholique Irlande vous avez dû rêver souvent de la patrie absente.

Souvent aussi vous avez dû rappeler à votre esprit les causeries charmantes sur lesquelles un quart de siècle a déjà passé et où nous nous plaisions à nous entretenir de Loreto et de son sanctuaire, le plus célèbre de tous ceux qui, dans notre Corse, ont été dédiés à la Vierge Marie.

Perché comme un nid d'aigle à 600 mètres d'altitude, ce charmant petit village, avec son panorama merveilleux, sa fontaine monumentale dont l'eau déversée par six griffons met en mouvement plusieurs moulins, sa place magnifique, ses allées de platanes et ses rues éclairées depuis peu à l'électricité, attire de plus en plus l'attention des touristes.

Ces avantages qu'il a reçus de la nature ne sont rien au prix des trésors de grâce que, dès le xv[e] siècle, la Vierge Marie se plut à répandre en abondance sur ceux qui venaient l'y invoquer.

On lit en effet dans la *Chronique* de Pier'Antonio Monteggiani, manuscrit de Ceccaldi :

« En 1480 se manifesta, à Loreto-de-Casinca, une dévotion admirable envers la Glorieuse Vierge, Mère de Dieu, laquelle guérissait des maladies de toutes sortes, ceux qui allaient, avec humilité et dévotion, visiter une petite chapelle qui lui était dédiée.

« Le bruit de ces guérisons se répandit et on vit les populations accourir à cette chapelle, non seulement de Corse et de Sardaigne, mais encore de divers pays de terre ferme.

« Les ex-voto suspendus dans cette chapelle étaient en nombre infini ; les dons en argent étaient considérables et servirent à construire une église plus belle avec un hôpital fort convenable. »

Le pape Sixte IV accorda pour cette église une indulgence plénière qui fut publiée le 15 août de cette même année 1480, et le 8 septembre suivant, jour de la fête, on y compta jusqu'à quinze mille membres de confréries, accourus de tous les points de l'île, et le nombre des assistants fut évalué à un peu moins de cinquante mille personnes.

Ces mouvements des foules s'y sont répétés à plusieurs reprises jusque vers le milieu du siècle qui vient de s'achever, toutes les fois que l'on a porté processionnellement à travers les rues du village, le tableau miraculeux de la Vierge.

Ce tableau représente la translation de la sainte maison de Nazareth opérée par les anges vers la fin du XIIIe siècle.

Je vous ferai part quelque jour des notes que j'ai recueillies sur cet événement extraordinaire dont la réalité historique a été établie avec la dernière évidence par des vérifications toutes récentes.

Si vous vous fussiez trouvé le 8 septembre 1894 dans ce joli sanctuaire de Loreto-di-Casinca, moins riche assurément que celui de Lorette, mais qui a été témoin lui aussi de tant de merveilles, vous auriez pu entendre un prêtre, jeune encore, reprocher à ses auditeurs de paraître n'avoir plus depuis quelque temps aucun souci de ce qui fait véritablement leur gloire, et rappelant le passé il terminait ainsi :

« Ne perdons pas de temps, mettons-nous à l'œuvre et l'an prochain, à l'occasion du sixième centénaire de la translation de la *Santa Casa*, soyons prêts, serrons les rangs et groupons-nous, pour honorer notre bonne Vierge Lauretane, avec un éclat, un concours de fidèles qui laisse bien loin derrière lui les manifestations dont les siècles passés nous ont légué le souvenir.

« De tous les points de la Corse, accourez, fils bien-aimés de Marie, ce *siècle est le siècle* de notre Grande Reine. Marie vous appelle, Marie vous attend, il dépend de vous que le *siècle de Lourdes* et de *La Salette* s'achève heureusement dans les miracles et les faveurs surnaturelles de Loreto.

« Stà in voi che il secolo di *Lourdes* e *La Salette* ottimamente si chiuda coi miracoli e favori di Loreto. »

La lecture du remarquable rapport de M. l'abbé Bauron, curé de Saint-Eucher, sur les manifestations merveilleuses de la Sainte-Vierge au XIXe siècle sur la terre de France, m'a remis ce passage en mémoire.

Il ne paraît pas qu'un appel si pressant ait été entendu.

Marie aurait-elle choisi *Campitello* pour y clore la série des manifestations surnaturelles qui remplissaient déjà les trois quarts du siècle qui vient de s'écouler pour ne pas laisser à d'autres un long quart de siècle qui ne doit appartenir qu'à elle ?

Après 1830 et la médaille miraculeuse, après 1846 et la Salette, après 1858 et l'Immaculée de Lourdes, après Pellevoisin et le Scapulaire du Sacré-Cœur, 1899 nous aurait-il montré la Vierge du Rosaire apparaissant au moment où le grand pape Léon XIII se sentait porté à consacrer le monde au Sacré-Cœur, pour remplir de sa douce et bienfaisante influence les dernières heures de ce siècle dont elle avait occupé tout le cours et par ce qu'on pourrait appeler la sainte veillée des armes, introduire les chrétiens réconfortés et raffermis dans ce XXe siècle qui verra les grandes luttes, mais aussi le triomphe, car le Christ, roi immortel des siècles, en a déjà pris possession et il a dit « qu'il règnera malgré ses ennemis ».

Après s'être montrée dans ses apparitions au Nord et au Centre, au Sud-Ouest, au Sud-Est de la France, Marie aurait-elle réservé son dernier regard et ses dernières tendresses pour ce poste avancé, pour cette sentinelle perdue au sein de la mer, pour la Corse qui voulut en 1835, à la Consulte de Corte, réunir sous un même symbole, dans les plis d'un même drapeau, deux amours dont l'un est vivifié, ennobli, sanctifié par l'autre, l'amour de la Patrie et l'amour de Marie Immaculée ?

Plus de cent ans avant la définition dogmatique de Pie IX, à une époque où, libre encore de ses destinées, elle pouvait parler en souveraine, non seulement elle choisit Marie comme patronne et protectrice du royaume, mais la première d'entre les nations, par un acte officiel elle reconnaît le privilège de sa *Conception Immaculée*.

Toujours dans l'hypothèse où l'on se trouverait à Campitello en présence de véritables apparitions de la Sainte Vierge ainsi que le croient des personnes très haut placées dans le clergé, dont les lettres ont passé sous mes yeux, une entre autres du 2 avril 1900 où j'ai pu lire : « *Ma dévotion à Notre-Dame de Campitello n'est point diminuée ; je l'invoque comme Notre-Dame de Lourdes* », faudrait-il voir dans ce lien spécial qui unit la Corse à Marie la raison des particularités plus touchantes, plus variées, plus expressives que présentent les faits de Campitello et qui n'ont été observées ni à la Salette, ni à Pontmain, ni à Pellevoisin, ni même à Lourdes ?

« A la Salette, dit M. Bauron (p. 9), Marie se tient presque sur un sommet. Elle avertit de haut, en quelque sorte, ses enfants de l'insanité de leur conduite et des malheurs qu'ils se préparent. Elle donne à deux

bergers, Maximin et Mélanie, un message *pour son peuple* (p. 8). Elle ne peut plus *retenir le bras de son fils*. Elle fait l'examen de conscience de ses enfants, leur signale comme des crimes le blasphème, la profanation du dimanche, la violation de l'abstinence et du jeûne et l'oubli de la prière. Elle les *engage* à la pénitence et au repentir, leur indique par ses larmes abondantes la douleur qu'elle éprouve et qu'ils doivent partager, leur reproche leur ingratitude et leur montre les châtiments qui sont près de les frapper. »

A Pontmain, 17 janvier 1871, elle a le visage tourné vers l'Alsace, elle porte le diadème de reine de France et se couvre d'un voile de deuil comme pour pleurer le trépas de ses fils. Elle ne parle pas ; les grandes douleurs sont muettes ; mais elle fait épeler aux voyants ces mots écrits en relief sur une bande lumineuse qui découpe l'azur : « Mais priez mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon fils se laisse toucher. »

Vers la fin du phénomène céleste, Marie se montre tenant dans ses mains un *Christ sanglant* qu'elle presse contre sa poitrine.

« A Pellevoisin, il y a quinze apparitions, du 14 février au 8 décembre, en l'honneur des *quinze mystères* du rosaire. « Le cœur de mon Fils a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes..... Par moi, il touchera les cœurs les plus endurcis... Je suis particulièrement venue pour la conversion des pécheurs... Depuis longtemps, les trésors de mon fils sont ouverts..... qu'ils prient..... *Je leur en montre l'exemple*... qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi... Et la France ! que n'ai-je pas fait pour elle ! que d'avertissements ! et pourtant encore elle refuse d'entendre. Je ne peux plus retenir mon Fils. La France souffrira .. Courage et confiance. Je t'ai choisie. Je choisis *les petits et les faibles pour ma gloire...* »

A la quinzième manifestation, elle apparaît à Estelle portant sur sa poitrine le cœur même de son Fils, elle le lui présente des deux mains et lui dit en souriant : « *Lève-toi et baise-le.* »

« A Lourdes, elle apparaît dix-huit fois et pour montrer qu'elle est sensible aux honneurs que lui vaut la définition du dogme faite par Pie IX, elle se nomme l'*Immaculée-Conception*.

« Elle *n'a que des sourires pour Bernadette*, comme une mère pour les enfants qu'elle purifie, qu'elle embellit, qu'elle ramène au foyer paternel; elle *recommande* la prière, elle *enseigne* la pénitence ; elle descend au milieu de ses enfants comme pour les encourager au bien et leur témoigner plus de tendresse. »

Lellena, ainsi que je vous l'ai promis, sera l'objet d'une étude spéciale ; ceux qui l'ont vue ne peuvent s'empêcher de la comparer à Bernadette; elle aussi, elle a eu dix-huit visions et depuis, comme elle nous le disait à nous-même, « *elle voit toujours la bonne Vierge dans son cœur* », et ses traits semblent refléter encore le céleste sourire dont Marie accompagnait la bénédiction qu'elle lui donna en disparaissant de ses yeux qui, lui a dit son Ange gardien, ne la verraient plus d'une manière sensible sur cette terre.

Mais si Lellena, à qui la Vierge aurait apparu la première fois le 26 juin 1899, ouvrant ainsi cette série presque ininterrompue de visions qui n'est pas près d'être close, est l'enfant privilégiée de Marie, on peut compter par centaines ceux qui, d'une manière absolument certaine pour eux, isolément ou par groupes, pendant un instant ou des heures entières, une fois seulement ou à plusieurs reprises, ont pris contact avec le surnaturel.

Le 18 août 1899, un bébé de trois à quatre ans, fils de Mme Dongiovanni qui venait d'arriver vers midi de Bastia avec ses quatre enfants et sa bonne et s'était rendue directement au champ des apparitions, où elle s'était mise en prières, tend ses petites mains vers la roche mystérieuse et demande à grands cris la *poupée de la dame*.

A rapprocher de ce fait cet autre qui ne paraît pas moins significatif et nous donne en outre un bel exemple de foi vive en action.

C'était vers la fin de juillet, ou dans les premiers jours du mois d'août 1899, deux jeunes mariés venaient d'arriver ; l'époux portait dans ses bras un enfant de deux à trois ans, premier fruit de leur hymen, sur qui se concentraient toutes leurs tendresses. La jeune femme descend sur la plate-forme où se trouve maintenant la croix ; le mari s'arrête au mur qui bornait l'enclos et que les visionnaires ont fait disparaître depuis. Tout à coup l'enfant pâlit, il renverse sa petite tête en arrière, laisse tomber ses petits bras, le voilà comme mort. Le père pousse un cri, se lamente, et regrette tout haut la malencontreuse idée qu'il a eue de se rendre en un lieu qui va lui coûter tant de larmes.

La mère accourt, elle jette un regard rapide sur son enfant sur lequel la mort semble déjà avoir accompli son œuvre ; mais sa foi se retrouve tout entière : « Eh bien ! dit-elle à son mari, si la Sainte Vierge a voulu le prendre, pourquoi te désoler ? Il sera mieux avec elle qu'avec toi ; elle nous en donnera d'autres. »

Mais voilà que l'enfant revient ; on se presse autour de lui, on le questionne, on lui demande ce qu'il a vu. J'ai vu une belle femme *aghin vistu una bella donna*, dit-il ; on lui montre plusieurs dames bien habillées ; était-elle comme celle-ci, comme celle-là ? Non !

répond toujours l'enfant, elle était bien plus belle, *era assai più bella.*

Ce sont encore les petits et les faibles qu'elle choisit pour sa gloire ; mais ne dirait-on pas qu'elle se sent ici comme chez elle, tant est considérable le nombre des personnes à qui elle paraît s'être montrée, tant sont nombreuses et variées les preuves qu'elle a voulu donner de sa puissance.

A bien considérer l'ensemble des faits que j'essaie de vous conter ne dirait-on pas, selon l'expression du vieux facteur Dionisi, qu'elle s'est véritablement jetée au milieu « s'é lampata a mezzu » et que pour mieux préciser sa mission parmi les hommes, pour atteindre plus sûrement le but qu'elle se propose, qui est de convertir les pécheurs et les conduire à Jésus-Christ, elle a mis à profit les deux dernières années, les derniers instants du siècle qui vient de tomber dans l'éternité, elle a choisi dans cette Corse qui paraît bien oublier quelque peu sa dévotion séculaire à Marie, Campitello devenu depuis quelque temps le théâtre des désordres les plus scandaleux.

Tous les crimes qui provoquent le céleste courroux, le blasphème, la profanation du dimanche, la violation de l'abstinence et du jeûne, l'oubli de la prière qu'elle signalait à *son peuple* à la Salette, se trouvaient ici réunis ; ils le reconnaissent, et c'est leur honneur ; plaise à Dieu que dans tous les villages un tel aveu se trouve bientôt sur toutes les lèvres ; ce serait l'annonce d'une guérison prochaine. En tout cas, Marie paraît avoir voulu faire ici plus et mieux qu'à la Salette : au dire des voyants elle ne s'est pas contentée d'engager à la pénitence et au repentir ; elle-même elle a donné le signal ; dominant la croix qu'elle a fait porter sous les yeux des foules, d'une manière encore inexpliquée et qui tient du prodige, elle a entraîné les voyants à sa suite, leur a tracé le chemin, et par eux a réconcilié avec la prière et sans crainte du respect humain a fait tomber à genoux, le front dans la poussière, des milliers de personnes qui depuis longtemps avaient fini par croire, dans ce siècle où l'on parle tant des *Droits de l'homme*, que la créature n'a plus aucun devoir à remplir envers son Créateur.

Elle aurait fait connaître ici plus clairement encore pourquoi elle s'est montrée et ce qu'elle est venue faire ; c'est ce qui paraît résulter de nombreux écrits des voyants, tracés d'ordinaire les yeux fermés, dans les conditions les plus anormales, avec un accord remarquable et, comme le dit fort bien M. Bauron à propos des paroles adressées par la sainte Vierge à Estelle Fagnette, « avec une profondeur théologique qui peut servir de preuve intrinsèque au fait miraculeux de ces manifestations. Nous réserverons cela pour la prochaine lettre, peut-être même pourrai-je mettre sous vos yeux le fac-simile photographique de ces écrits que l'obligeance affectueuse de M. le curé de Campitello a mis à ma disposition.

Tout à vous de cœur,

Votre bien dévoué,
S. Th. L.

PRATIQUES EMPIRIQUES

RELATIVES AUX ANIMAUX

Conférence de M. l'abbé Noguès

Avant que la culture de la vigne eût pris l'extension que naguère nous avons connue, il n'était point de *laboureur à bœufs*, ni même de *laboureur à bras*, un tant soit peu *ébauré* dans ses affaires (1), qui n'eût son grand ou son petit troupeau de moutons. C'était là une source de revenus qui ne nécessitait guère de gros frais. Les communaux, les chaumes, les jachères, les lés de chemins, les bois taillis, offraient des pacages naturels très avantageux. Les femmes en général se chargeaient de la conduite et de la surveillance des bêtes lanifères ; les *jeunes* faisaient leur apprentissage sous la tutelle de leurs aînées ; elles se formaient au maniement du fouet, se familiarisaient avec les expressions techniques indispensables pour se faire comprendre du *petit personnel*. Et pour utiliser doublement leur temps — car si l'on ne disait pas comme aujourd'hui, *Times is money*, on le pensait tout aussi bien et l'on agissait en conséquence — l'on tournait le fuseau, l'on brochait (2) les gilets de laine, l'on tricotait les chausses. L'on acquérait, en même temps, selon les circonstances, les mille et un petits secrets du métier ; pour tout dire enfin, *on faisait ses classes*. Or, tout le monde sait que « faire ses classes » ce n'est pas l'affaire d'un jour !

Jusqu'au chien, cet inséparable compagnon de la bergère, qui devait faire les siennes !... Pour cela, on le prenait *ab ovo* ; on lui inculquait la science, le discernement des différents signes ; on lui enseignait à ne pas confondre les noms ou les individus ; à ne pas aller mordre, par exemple, le *Besson* à la place du *Grand-Calé*, chaque bête ayant son nom propre. Le mentor en cotillon était chargé de son éducation. Et quand on le jugeait suffisamment *éduqué*, on lui donnait ses grades. Tout cela n'exigeait pas autant de temps et de dé-

1. C'est-à-dire *capable de marcher*. On dit d'un enfant qu'il est à peu près *ébauré*, quand il commence à aller seul.

2. Les aiguilles à tricoter s'appellent encore des *broches*, d'où *brocher*.

penses que pour l'âne de la fable, qu'un docteur sans précédent voulait faire bachelier en dix ans (1).

Un beau matin il subissait ses épreuves, et voici quel était le programme.

Sa maîtresse l'appelait. Le docile élève arrivait. Sans plus de préambule, celle-ci le saisissait par l'appendice caudal, l'enlevait à bout de bras, le faisait tournoyer sept fois au dessus de sa tête ; après quoi, armée de ses impitoyables ciseaux, elle retranchait trois *anneaux* dudit appendice, en dépit dès cris épouvantables dont il étourdissait ciel et terre. C'était la première partie.

Quelque temps après, on passait à la seconde. A l'aide d'un grand forceps ou de grandes cisailles, en deux temps et trois mouvements on vous l'essorillait, c'est-à-dire, on lui coupait les deux oreilles... (2), car, comme il est dit que

> Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée...

on croyait par là prendre les précautions nécessaires pour qu'il ne devînt ni *chétif chin*, ni *chin gâté* ; puis, on lui passait au cou un énorme gorgerin hérissé de longs clous pointus, et ainsi

> Un loup n'eût su par où le prendre (3)

Par le fait même on lui délivrait un certificat d'aptitudes et on l'armait quasi chevalier. Désormais il réalisait en toute vérité ce que Delille a si bien dit de lui :

> Formé pour le conduire et pour le protéger,
> Du troupeau qu'il conduit, il est le vrai berger.

Aussi lorsque la pastourelle marchait en tête ou à la queue du petit bataillon bêlant, drapée, quand la saison le commandait, dans le grand tablier de *nouis* (4) jeté sur ses épaules en guise de manteau, la quenouille au côté, le fouet dans une main, la marmotte (5) dans l'autre; qu'elle poussait de temps en temps l'invariable cri de ralliement : *hi, hi, hi, hi, rou, rou, rou, rou, rou*....., il savait, lui, le satellite inflexible, qu'il était de son devoir, si quelque étourdi, faisant la sourde oreille, s'attardait le long du chemin où s'écartait quelque peu pour brouter l'herbe tendre, de le mettre, d'un coup de croc, vite au pas. Et il n'avait garde d'y faillir.

Florian a eu beau couronner de fleurs et de rubans ses trop coquettes bergères : tout n'était pas rose pour cela, dans le métier. Outre les intempéries des saisons, il y avait plus d'un danger à affronter. Un des plus terribles était bien le loup..., le loup, alors qu'il se jetait tout d'un coup sur le troupeau. Ah ! certes, ce n'était pas le moment d'oublier les leçons des grand-mères, écho de l'expérience des siècles. En un *retour de main, on virait son coiffis à l'enrevers* (1), *l'on défesait son bichounis* (chignon), et l'on se précipitait, les cheveux épars, au-devant du fauve en poussant de toute la force de ses poumons ce formidable cri, qui devait le glacer d'épouvante : « *Arrrrrache te de là, vilaine bête* !... » ou bien : « *Fouis de là, bête de chin gâté, le diâble te brrrule et nous garde la boune sainte Geneviève* !... » Et le larron se sauvait bien, mais en emportant la plupart du temps le plus joli mouton du troupeau. En fin de compte, il ne restait plus qu'à remettre le malheureux *coiffis*..., et à le remettre... correctement.

Le serpent, ce biblique ennemi de la femme, était aussi fortement à redouter. Quand il se dressait sur le hallier, qu'il montrait son triple dard menaçant, que son sifflement se faisait entendre, la plus intrépide bergère frissonnait malgré elle ; le chien lui-même, qui pressentait le danger, allait chercher un refuge sous les jupes de sa patronne..... Ah ! si, par malheur, l'affreux reptile allait sucer le lait d'une brebis !... C'en était fait du *remeuil*.... (pis). Adieu le lait pour jamais !... Des *caillots* plus ou moins durs, bons absolument à rien.... c'est tout ce qu'on pouvait en tirer... Que faire donc en pareille occurrence ? Se laisser fasciner comme l'aïeule de l'Eden ? Allons donc ! C'était l'occasion ou non jamais de faire preuve de courage, de tact et d'habileté. Vite, vite, on prenait un coin du tablier, on le *moulinait*, comme la manivelle d'un orgue de Barbarie, pendant quelques instants, en regardant bien fixement le redoutable animal, et, vaincu bientôt par la force du charme, il descendait lentement dans le buisson, glissait à terre et se dissimulait timidement dans son trou.

> Ars miranda feras oculo incantare furentes
> Atque manu !...

Les maux de toute sorte, les épidémies surtout, qui pouvaient décimer la famille ovine, étaient bien une autre source de soucis pour le cœur maternel de la bergère. La tendresse lui faisait un devoir de connaître les moyens pratiques de mettre ses chers nourrissons à l'abri de toute atteinte.

En général, quand on étrennait un bercail, il était reconnu parfait d'y égorger une poule noire avant l'introduction d'aucun quadrupède (2). C'était la part du diable : sacrifice d'agréable odeur qui le faisait

1. La Fontaine, VI, 19.
2. *Ex, auris.*
3. La Fontaine, X, 9. — *Chétif chin*, chien méchant, hargneux. — *Chin gâté*, enragé, parce que l'on croyait que quand un chien avait été attaqué par un loup et mordu aux oreilles surtout, il devenait hydrophobe.
4. Ou de nouat, Montlieu.
5. Sorte de chaufferette en terre.

1. *Alias* : on le jetait dans le *bouëssan* (buisson).
2. Marencennes et environs.

sourire de satisfaction et qui le déterminait à défendre à tous les agents ou employés de son ministère d'y porter nuisance par l'étisie, la cachexie, la cacochymie, et toute affection pernicieuse. En outre, il fallait faire jaillir sur les murs le sang de la victime, afin que l'*ange exterminateur* vît qu'il n'avait là rien à faire.

Dans l'arrondissement de Jonzac il n'y avait pas de meilleur préservatif contre les maladies contagieuses que de faire passer par la fumée du feu de la saint Jean les animaux et même... les enfants (1).

Du côté de Matha et d'Aulnay, on était plus prudent. L'on attendait que le feu fût éteint. L'on passait alors un balai dans les cendres et l'on en marquait chaque agneau en le frappant sur l'arrière-train en disant : « Te garde monsieur saint Jean! » Ailleurs, on jetait dans l'auge ou dans l'abreuvoir des parcelles de charbon provenant du grand mât au long duquel on avait entassé le bûcher.

Le lendemain, jour de la saint Jean, les jeunes bergères s'évertuaient à se lever le plus matin possible. Il y en avait même qui ne se couchaient pas pour être plus tôt *debout*. Un grave motif les y portait : celle qui, la première, pouvait faire passer son troupeau à travers les cendres du grand feu de la veille, avait sans conteste le plus beau troupeau du village de toute l'année ; excellent moyen de combattre l'indolence ou la paresse, après une nuit en partie passée à la danse. Et quelle était la bergère qui, ce même matin du 24 juin, eût voulu conduire son troupeau aux champs, avec le fouet accoutumé ? Ah ! certes, elle eût eu beau jeu ! La clavelée ou variole, la gale, le chancre, le muguet, la cocotte, toutes les maladies épidémiques enfin, à la queue les unes des autres et quelquefois en bloc, seraient infailliblement venues s'abattre sur le troupeau.

Si pourtant la contagion pénétrait dans la bergerie, on mettait tout en œuvre pour la déloger de là. A cette fin, on enfumait le toit avec des branches d'arbres résineux disposés en croix, tels que genévrier, pin, sapin, mélèze, ou avec des plantes aromatiques comme thym, lavande, absinthe, auxquelles on communiquait la flamme que l'on était allé prendre à la lampe du sanctuaire. D'autres préféraient jeter de l'encens sur des charbons ardents, faire évaporer du vinaigre sur une pelle rougie au feu, tirer des coups de fusil, faire déflagrer du salpêtre.

Jamais une bonne bergère n'eût osé filer sa quenouille entre les deux Nô (octave de Noël). Elle eût eu trop peur de voir ses moutons attaqués du *fourchet* ou *piétin*, maladie commune à tous les animaux aux pieds fourchus. Le bouvier savait bien, de son côté, qu'il en était de même pour ses bœufs, s'il avait le malheur de les *effeurmoger*, pendant le même laps de temps. Aussi se gardait-il bien de le faire et préférait-il les laisser croupir dans le fumier plutôt que de s'exposer à les voir devenir boiteux.

Cependant si le mal faisait son apparition, c'était toujours en raison d'une autre cause, — il fallait bien y remédier. Dieu merci, on s'y connaissait assez, et la bergère intelligente n'allait pas frapper à deux portes pour savoir ce qu'elle avait à faire. Un matin, avant soleil levé, elle conduisait le troupeau à l'embranchement de plusieurs chemins. Là, elle plaçait la brebis atteinte, toute seule sur le lopin de gazon qui devait croître isolément entre les routes, se mettait à genoux, tirait son couteau de sa poche, l'ouvrait, soufflait dessus trois fois, puis, avec la pointe, traçait bien exactement le contour du pied malade en récitant une certaine prière. Si, malgré ce *traitement* en grande réputation, le mal s'obstinait à ne pas guérir, ce qui arrivait bien quelquefois, on le faisait *toucher* pendant neuf matins à quelque sybille de village (car il y avait *toucheurs pour bêtes* comme il y avait toucheurs pour gens), et l'animal guérissait toujours avec le temps, soit d'une façon, soit d'une autre.

Les agneaux noirs étaient *très appréciés* et très recherchés en raison de la couleur de leur toison, qui offrait un avantage et une économie incontestables : pas de frais de teinture !... Mais comme il en naissait peu de cette espèce-là ! Cependant, à force d'observations, on était bien parvenu à découvrir le secret d'en avoir un plus grand nombre. N'allez pas croire qu'il s'agisse ici du *surantique* système du patriarche Jacob chez son beau-père Laban (1), retapé ou perfectionné comme les inventions modernes ; non, non ! Le progrès, grâce à Dieu, avait fait un pas, et on laissait bien loin derrière soi les branches de peuplier, d'amandier, de platane, feuillues ou décortiquées... Il suffisait, le soir de *Nô*, de regarder, à minuit juste, par le tuyau de la cheminée... et autant d'étoiles on apercevait au bout de la longue-vue enfumée, autant d'agneaux noirs vous naîtraient en temps voulu... Malheureusement, la saison ne permettait guère d'en voir en général un si grand nombre, et c'est évidemment pour cela que les agneaux noirs ont continué d'être un peu rares chez nous.

La naissance de la première *agnelle* était fêtée presque à l'égal de la naissance d'un enfant. A cette occasion, on se réunissait à la maison le soir, on faisait *virer des crêpes* et l'on dansait *tant qu'à bon compte.*

Le 1er mai, la bergère qui voulait promptement faire grossir et *grassir ses ouailles*, avait une petite

1. *Etudes sur l'arrondissement de Jonzac*, p. 349.

1. Genèse, xxx, 37 et seq.

opération chirurgicale à accomplir au point du jour. La veille au soir, elle préparait les ustensiles nécessaires, et

Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés,

elle entrait en besogne. Chacun de ses moutons lui passait par les mains ; elle leur ajustait, un par un, la *quouette* (queue) sur la sellette, et d'un coup de hache, elle en rognait le petit bout. Si le sang venait à couler, on faisait une *nouette* avec un fil pour l'arrêter. Huit jours après, on pesait le premier mouton venu : il avait gagné déjà trois ou quatre livres... Et le *crescendo* hebdomadaire marchait ainsi son train jusqu'à la fin du mois. Ah ! si nos jeunes bergères savaient !...

Et n'oublions pas, pour être complet, que de tout ce qui tombait sous le tranchant de l'instrument, seul le diplômé canin avait le droit de faire sa curée ; ce qui lui mettait du *feu dans l'œil* et du *nerf dans le jarret*.

Pour procéder à la tonte, il faudrait aujourd'hui encore être fameusement benêt pour choisir un jour où le vent *souffle en galerne* ! Est-il permis d'ignorer que la toison ne pousserait *qu'à la malingre* (1) ! Et si le soleil se couchait sur la brebis tondue, tout le monde ne sait-il pas qu'elle deviendrait apoplectique ?

Sachez encore, Messieurs, que quand une vache a vêlé, ou aussitôt qu'on a sevré le veau, il n'est pas prudent du tout de faire usage du premier lait que l'on extrait alors de la nourricière. C'est un *lait de tristesse* qui influe sur l'humeur de ceux qui en boivent... et qui leur donne de la mélancolie... En ce cas, la règle, c'était de le jeter au diable, ou de le donner, sans découvrir le pot aux roses... au curé.

Si la ménagère tenait à avoir plus de poules que de coqs, quand elle faisait counée, elle devait avoir soin de ne confectionner le nid qu'avec de la paille de seigle, et de ne jamais mettre les œufs en nombre *pair*.

Numero deus impare gaudet.

C'est clair ! Le dieu des poules évidemment ! Et si l'on voulait que les poussins fussent tous bien et dûment constitués, c'est-à-dire pourvus chacun d'un fiel, il était indispensable de ne pas commencer un vendredi, et de les marquer tous d'une croix tracée avec un charbon provenant de la *cosse de Nô* (2), pour qu'aucun œuf n'avortât.

Pendant l'orage, il y avait de sages précautions à prendre. L'influence atmosphérique était alors si pernicieuse aux futurs petits poussins, qu'ils étouffaient misérablement dans leur prison. Et quel deuil pour le cœur tendrelet de la ménagère !... Heureusement, on connaissait préservatifs et préservatifs ! Si l'on pouvait personnellement se garantir de la foudre en portant sur soi un morceau de corde attaché à la cloche lors de son baptême, garantir l'étable et toute la maisonnée en tenant attachée au-dessus de la porte, en dedans et en dehors, une feuille de noyer de la saint Jean, ou en conservant et en rapprochant du feu le reste de la *cosse de Nô*, on sauvait la couvée sur le point d'éclore en déposant dans le nid deux morceaux de fer en croix. Vieux loquets, vieux verroux, vieilles *ardivelles*, tout était bon !... Même procédé pour empêcher les vins de tourner (1).

Le jour du mardi gras, les fermières avaient une grave opération à faire. Y manquer n'eût pas été faire preuve de beaucoup de cervelle !... En effet, de là dépendait la prospérité de la basse-cour !... *Avant le lever du soleil et à jeun*, elles se mettaient donc à l'œuvre. La chose était d'ailleurs des plus simples : il ne s'agissait que d'asperger tous les abords de la maison avec du bouillon d'andouilles : moyen garanti *parfait* pour empêcher les renards de croquer les poules...

Il arrivait parfois qu'une poule, en gloussant « du gosier », imitait plus ou moins approximativement le chant du coq. Oh ! c'était bien grave ! La ménagère qui l'entendait pour la première fois dressait l'oreille, écoutait attentivement, et dès qu'elle s'était bien assurée de la réalité, elle laissait tout de côté pour *pregaler* (2) la poule jusqu'à ce qu'elle l'eût pincée. Elle lui réglait aussitôt son compte, je veux dire qu'après l'avoir saignée, elle la mettait en sauce pour le prochain repas.

A l'aspect de ce plat insolite, le chef de la famille, en se mettant à table, regardait sa femme avec étonnement... mais il n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour poser une question, que celle-ci lui avait déjà répondu : « *Elle chantait le jau* ! (3) » L'explication suffisait ; il n'y avait aucune réplique à faire.

Chanter le jau, d'après la dame de céans, était un signe de malheur pour la maison... Elle avait bien raison. Tout le monde le répétait après elle, mais tout le monde ne savait pas pourquoi. Or voici : *chanter le jau* n'était tout simplement qu'une figure métaphorique, qu'une allusion impertinente à son adresse... car la maison où la *poule chante le jau* est une maison divisée contre elle-même... Evidemment, les compliments de cette nature même sortant d'un bec de gal-

1. On dit aussi : *à la malingrin*.
2. Ce qui se fait encore, avec n'importe quel charbon, mais afin que les couveuses reconnaissent leurs œufs.

1. Mis encore en pratique.
2. Poursuivre, pourchasser; on dit aussi *pourgaller*.
3. *Jau*, coq.

linacé, ne plaisaient jamais, et c'est justement ce que s'empressait de faire voir l'inflexible villageoise.

Pour habituer les pigeons, en faire venir à la fuie une foule de couples et les préserver des atteintes des hobereaux, *cossardes*, éperviers ou autres, pas n'était besoin d'artiste ou de société colombophile. Il suffisait de placer, dans un coin du réduit, un crâne humain... mais il fallait prendre garde que ce ne fût pas un crâne... de femme!

Messieurs, en voilà suffisamment pour donner une très haute idée de la profondeur d'esprit, de l'ingéniosité, de la science incontestable de la gent pastorale et agricole du vieux temps.

Abbé Noguès.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME

ET DE LA MAGIE

Magiques (*Instruments*). — Les instruments magiques servent à accomplir les œuvres de magie, ils sont très divers; voici ceux que nous trouvons relatés dans Homère: La ceinture irrésistible de Vénus Aphrodite (1); la Baguette d'Hérmès psycopompe (2); le Breuvage consolateur d'Hélène (3); la Baguette et le Breuvage de Circé (4); le chant des Syrènes (5), et les Formules curatives des fils d'Autalycos (6). Inutile d'ajouter que ces instruments sont symboliques.

Parmi les instruments magiques, nous devons nous étendre quelque peu sur les disques en carton de couleur, qu'on emploie pour les expériences de magisme. Au centre de chaque disque se trouve le numéro d'ordre que la couleur occupe dans le rayon solaire. Du côté gauche, on peut lire l'action que les couleurs doivent produire sur le sujet, tandis qu'à droite, on voit le signe de la planète protectrice du disque. Les disques sont au nombre de 9; 7 représentent les couleurs primitives. Le disque n° 8 est blanc et le n° 9 est noir, ces deux disques annoncent le commencement et la fin. L'action de chacun des disques consiste à frapper avec force l'imagination du sujet soumis aux épreuves, chacun d'eux produit des phénomènes différents les uns des autres; en voici l'énumération:

Le disque n° 1, Violet, est représenté par les plantes *Hydrocyamus niger*, *Datura stramonium*, *Cannabis Indica*, etc.; il produit comme effets: mouvement continuel des bras et des jambes; désir de toucher à quelque chose; cris, aboiements imitant ceux du chien; envie de mordre; ivresse complète; apparition de toute sorte de bonheur, etc.

Le disque n° 2, Indigo, *Piper nigra*, produit une action fébrile, faiblesse des membres abdominaux, perte de la vue, tremblements des paupières, sommeil profond.

Le disque n° 3; Bleu; *Piper cabeba, laurus camphora, assa fœtida*; excitation générale, mouvements convulsifs, envie de dormir, somnolence, abattement.

Le disque n° 4, Vert; larmes abondantes, l'individu joue avec ses mains comme un enfant, a envie de courir; tressaillement de tous les muscles du corps, engourdissement général, léthargie.

Le disque n° 5, Jaune; *Strychnine*, *asparagus officinalis*, etc. Balancement de la tête en avant et en arrière; engourdissement général, sommeil, somnambulisme, etc.

Le disque n° 6, Orange; *Valériane officinale*, *Tabac*, etc.; agitation.

Le disque n° 7, Rouge; *Prunelle vulgaire*, *Lavande*, *Digitale pourprée*, etc. Cris poussés par l'effet de la peur; cris aigus intermittents, etc.

Les plantes produisant un effet analogue aux couleurs, le Magiste doit, pour diriger et maintenir l'action produite par elles, utiliser tout d'abord les plantes, puis les disques coloriés, qu'on fait tourner parfois devant les yeux de la personne. Parmi les autres instruments magiques connus, nous devons mentionner l'Epée, le Miroir, le Pantacle, le Pentagramme, le Sceau de Salomon, etc.

Main. — La main joue un grand rôle en sorcellerie. En Egypte la main était le symbole de la force, tandis qu'à Rome, ce n'était que celui de la foi. — Dans certains pays la *main de gloire* n'était que la mandragore; le même terme désignait chez les sorciers la main d'un pendu qui avait subi diverses préparations qui lui donnaient la faculté d'endormir profondément les habitants d'une maison dans laquelle on avait déposé une main de gloire. Enfin, on nomme *main taupée*, la main qui avait étranglé une taupe vivante, laquelle main avait la propriété par simple attouchement de guérir les maux de dents et les névralgies violentes.

Maisons du soleil. — Divisions du ciel au nombre de douze, faites par les Astrologues pour certains travaux. En Astrologie, on nomme maisons tombantes les maisons 3e, 6e, 12e.

Jean Darlès.

(*A suivre*).

---

(1) *Illiade*, XIV, 225. — (2) *Ibid*, XXIV, 334 et *Odys.* V, 4; XXIV, 3. — (3) *Odys.* IV, 220. — (4) *Odys.* X, 210, 450. — (5) *Odys.* XII, 40. — (6) *Odys.* XIX, 457.

ÇA ET LA

Une morte qui ressuscite

Le 30 avril, une jeune fille de La Roche-sur-Yon, Mlle Vert, âgée de dix-huit ans, mourait subitement. Son décès fut attribué à un accident cardiaque, et le permis fut délivré par le médecin de l'état-civil.

Le obsèques devaient avoir lieu le 2 mai, à quatre heures après midi.

Le corbillard stationnait devant la porte et les parents et les amis attendaient éplorés ; le clergé arrivait pour la levée du corps.

Au moment où on allait visser le couvercle de la bière où reposait la morte, celle-ci fit un mouvement, remua la tête, ouvrit les yeux et se dressa sur son séant.

Il y eut un moment d'affolement extrême; les assistants étaient terrifiés. Quelques-uns prirent la fuite en poussant des cris d'effroi.

Cependant un des parents, plus avisé que les autres, courut chercher un médecin.

Pendant ce temps, la jeune fille fut placée dans son iit, et lorsque le docteur arriva elle avait complètement repris connaissance. Le médecin constata (!?) que Mlle Vert avait eu une crise de catalepsie.

On comprend la joie qui s'empara des assistants ; le corbillard s'en retourna vide et les assistants, radieux, se mirent à trinquer à la santé de la ressuscitée.

Les chiens qui hurlent à la mort.

Un jeune homme de vingt ans, Charles Brulard, qui, après une joyeuse partie de campagne, rentrait le samedi 4 mai dans la soirée, chez sa mère, au Pré-Saint Gervais, lui dit, entendant des hurlements dans le voisinage : « Les chiens hurlent, demain je serai mort ». La mère eut beau tranquilliser son fils, celui-ci demeura couché toute la journée du dimanche, et on le trouvait mort dans son lit le lundi matin.

Le corps a été transporté à la Morgue pour être soumis à l'autopsie.

Si crédule et si frappée que fut l'imagination du pauvre garçon, on hésite à penser qu'il ait succombé à un accès de terreur.

Y aurait-il donc du vrai dans la croyance populaire?

Qui nous dira, en tout cas, comment cette croyance populaire a pris naissance et nous en expliquera les origines?

L'écriture de Brierre

Consultation graphologique, publiée par l'*Echo de Paris*, sur le caractère et le tempérament de Brierre, l'auteur présumé de l'abominable crime de Corancez :

« L'écriture révèle un homme très maître de lui, incapable d'agir sans raisonnement, sans réflexion, sous le coup d'une impulsion spontanée. Le cerveau, de conception lente, mais extrêmement têtu, mûrit les projets avec patience et ténacité. Pour exécuter ces projets, l'homme ne reculera devant rien, pas même devant un sentiment affectif, les signes de la sensibilité étant presque absents.

« La cupidité, l'amour de l'argent poussé jusqu'à la rapacité ressortent de l'écriture tassée dont les finales gladiolées évoquent la dissimulation habile et indiquent l'être implacable dans ses résolutions.

« J'ai dit que les signes de la sensibilité étaient presque absents ; mais je n'entends pas par là que l'auteur de la lettre que j'ai vue soit totalement dépourvu de cœur. Il y a apparence d'affection ; cependant les lettres de l'autographe sont rarement inclinées ; la plus grande partie des mots entiers est redressée très sèchement pour nous prouver combien les facultés émotives sont inférieures à la puissance de la volonté opiniâtre, souveraine maîtresse des instincts habituels. Devant cette volonté tout doit fléchir, même les faiblesses passagères du cœur.

« Le sensualisme et la brutalité sont caractérisés de façon violente ; ils dominent cette âme très matérialisée. Sous l'empire de ces passions, l'homme peut s'exalter au point d'arriver aux actes les plus excessifs. Mais sa prudence rusée reparaît assez tôt pour corriger et sauver les apparences. Très fermé, l'homme est concentré sur lui-même, dépourvu entièrement d'ouverture d'âme et d'expansion. »

Tout cela est parfait, ajoute l'*Echo de Paris*, mais ne saurait prouver que le possesseur de tous ces signes, de tous ces « tics » d'écriture, est un abominable assassin.

Les sorciers au XXe siècle

A Chavigny, village de la commune de Faverolles (Loir-et-Cher), il vient de s'en passer une bien bonne.

Un cultivateur ayant son fils atteint de tuberculose et dont l'état, malgré les soins du médecin, allait toujours en s'aggravant, fit venir d'Indre-et-Loire, pour le soigner, un devin, qui ne put l'empêcher de mourir.

Aussitôt arrivé, celui-ci s'écria :

— Je vois ce que c'est : un sorcier a jeté un sort à votre fils; heureusement pour vous, j'ai le pouvoir de le conjurer.

— Seulement, ajouta-t-il, je prévois que le sorcier reviendra dans le village, vers le coucher du soleil, et, à la première personne qu'il rencontrera, jettera le même sort.

Voilà pourquoi, pendant plusieurs semaines, à Chavigny, vers le coucher du soleil, vous n'auriez pas rencontré âme qui vive.

Toutes les portes étaient closes. On se barricadait chez soi et si un étranger venait à circuler à cette heure fatidique, blottis craintivement derrière le rideau, on se chuchotait à l'oreille, bien bas :

— C'est le sorcier !

Le groupe de la « Pieta »

Les pélerins de Lourdes qui s'attendaient à retrouver au couvent des Passionistines le groupe de la Pieta, semblable au célèbre tableau de Campo-Cavallo (nos lecteurs se souviennent des articles que nous avons publiés à ce sujet),en ont été pour leur frais. Mgr Schœpfer a fait enlever le groupe merveilleux.

Plus de Vierge à la bouche ouverte, aux joues tantôt pâles, tantôt rouges suivant les personnes qui approchaient! Plus de Christ remuant les yeux et fermant les paupières !

Personne ne pourra plus voir le sang ayant coulé du front sur la joue droite, pas plus que les marques sanguinolentes des coups de la flagellation !

Le sang du côté a coulé en abondance et les pointes ont modifié leur position à un tel degré que le modeleur de Paris n'a plus reconnu sa statue.

Des milliers de personnes de Lourdes et des environs commençaient à y venir en pélerinage, lorsque tout à coup le groupe a été enlevé et placé au couvent des frères de Ploërmel. Que s'est-il passé ?

La vie d'une possédée

Rapports merveilleux de Madame Cantianille B*** avec le monde surnaturel, par M. l'Abbé J. C. Thorey, prêtre du diocèse de Sens.

CHAPITRE HUITIEME

Cantianille, ai-je dit, se croyait délivrée des démons ; mais elle ne l'était pas encore de ses fautes. Depuis quatre ans que je la confessais, elle n'avait pas reçu l'absolution. Je profitai donc de sa joie pour obtenir d'elle le reste de ses aveux et lui offrir le pardon.

Combien elle le désirait ! Mais, au moment de le recevoir, se rappelant ses fautes et ses souffrances, elle fut prise d'un mouvement de haine si violent contre ceux qui en étaient cause, que je ne crus pas possible de l'absoudre en cet état. Je l'exhortais à pardonner, quand je vis sa figure s'illuminer comme au moment de sa délivrance. Ses yeux se fixaient sur un être invisible, qu'elle semblait écouter, et auquel je l'entendis répondre : « Oui, mon Dieu, oui, je pardonne tout ! Vite, mon père, ajouta-t-elle, donnez-moi l'absolution. »

Je ne me fis pas prier ; il y avait si longtemps que j'attendais moi-même cet heureux moment !... Je lui accordai donc le pardon qu'elle demandait, et je pus jouir du bonheur de son âme, se sentant pour la première fois en grâce avec son Dieu et déchargée de ce fardeau si lourd qui l'écrasait depuis tant d'années !...

Cependant, j'avais encore bien des inquiétudes : outre ses pactes, Cantianille avait donné aux démons trente photographies où elle se trouvait représentée avec différentes personnes de l'association. Ces photographies la liaient-elle encore ? Je le craignais beaucoup, et mes craintes se changèrent en certitude quand j'appris qu'elle voyait toujours les démons et qu'ils la faisaient cruellement souffrir. Quelques jours après, je reçus, par la poste, une lettre d'Ossian, dans laquelle, au milieu des plus affreuses menaces et des blasphèmes les plus odieux, il m'annonçait un commencement de nouvelles victoires. Cantianille n'était donc pas complètement délivrée.

Avant de passer outre, disons quelques mots de ces lettres des Démons. Du 21 avril au 15 juin, j'en ai reçu cinquante-deux, dix-huit par la poste et trente-quatre par Cantianille. La plupart viennent d'Ossian ; les autres, en petit nombre, de Lucifer, d'Achas, de Béelzebut et d'Abner. Ces lettres sont plutôt griffonnées qu'écrites, et encore ce griffonnage est-il inimitable.

Les caractères en sont maigres, saccadés, bizarres et contournés dans tous les sens. Pas une ligne droite, pas une courbe arrondie, rien que des traits anguleux et, ce qui est bien remarquable, c'est qu'il y a certains mots qui sont ordinairement plus mal tracés que les autres, le mot Dieu, par exemple ; on dirait que le démon, en l'écrivant, voudrait mettre dans sa plume quelque chose de ces blasphèmes et de cette rage que sa figure exprime si bien quand il le prononce.

Quand ces lettres me venaient par la poste, l'adresse en était à peu près convenable, quoique aussi mal écrite que le reste; mais quand le démon les mettait dans le bureau ou dans la poche de Cantianille, pour qu'elle me les apportât elle même, voici d'ordinaire comme il me les adressait : — « A toi, infâme, scélérat, voleur, monstre, à toi cette lettre qui va t'effrayer ! » ou « Au plus infâme de la terre et de mon royaume, à toi, Charles, qui m'adoreras, tu fléchiras les genoux devant moi, prince des enfers. » — Lucifer était plus poli : « Au frère de Cantianille », m'écrivait-il un jour : « A Charles que je maudis. »

Quelquefois, l'adresse était comme le résumé de la lettre elle-même : « Ossian et Lucifer à Charles : Victoire, nous aurons un pacte avant deux heures. » Quatre ou cinq des lettres que j'ai reçues d'Ossian par la poste étaient renfermées dans des enveloppes du plus grand format, Cantianille en avait quelques-unes de ce genre et, je ne sais pourquoi, le démon s'en servait de préférence. Quand aux cachets, ils étaient en proportion.

Pour en former l'empreinte, Ossian appuyait dessus deux de ses griffes, puis il les déguisait le mieux possible, en applatissant la cire de chaque côté : Pour le timbre-poste il ne l'oubliait jamais, et comme un jour Cantianille en était restée dépourvue, précisément pour qu'il ne pût pas lui en prendre, il en vola un à une de ses élèves. Depuis lors, voyant qu'il lui fallait se résigner aux frais de ces affranchissements, elle en eut constamment à sa disposition.

Dans ces lettres, il était facile de voir ce que le démon écrivait de lui-même et ce qu'il écrivait forcément par l'ordre de Dieu. De lui-même, il n'y mettait que blasphèmes, menaces, et insultes Mais au milieu de cet ignoble pêle-mêle, il m'apprenait malgré lui ses desseins, ses ruses, et ses espérances. — Victoire ! m'écrivait-il par exemple, elle a fait un pacte, qu'elle me donnera ce soir, ne viens pas, n'envoie pas ta scélérate de mère. » — Ou encore : — A telle heure, un de mes suppôts viendra, je te défends d'aller la voir. » — Il lui arrivait quelquefois d'avouer son obéissance forcée. — « Ton Dieu infâme me contraint à te dire... » Puis quelques lignes plus bas : — « N'importe, tu m'adoreras ! Il faut que tu m'adores » — Comme si son orgueil, écrasé un instant par la main de Dieu, eût échappé tout à coup, a cette pression toute-puissante. — Dans ces lettres, ou du moins dans les premières il avait encore pour but d'épouvanter mes parents. Mon père avait trouvé dans sa chambre des morceaux de buis épars, de l'eau et du buis dans un verre, un rituel sur mon lit, des épingles à cheveux sur mon tapis, toutes choses qui lui paraissaient bien extraordinaires. Il avait remarqué, en outre, comme ma mère mes trois nuits et le lundi de Pâques passés avec le prédicateur, mon air malade, abattu, mes efforts pour cacher ce que j'éprouvais. Ils étaient donc fort inquiets quand ces étranges lettres vinrent achever de les bouleverser, en leur faisant craindre que je ne fusse moi-même sous l'influence de quelque obsession infernale. Heureusement que Cantianille me permit bientôt de leur tout expliquer. *(A suivre)*

A TRAVERS LES REVUES

LE CHAT FANTOME ET LA JAMBE DE BOIS:

Nous avons publié jadis des extraits des *Mémoires d'Outre-tombe* où Châteaubriand parle des faits merveilleux dont le Château de Combourg fut le théâtre.

Dans un des derniers numeros du *Gaulois du dimanche* M. le vicomte de Reiset publiait sur ces faits un intéressant article que nous reproduisons *in extenso* :

Au commencement du XVIe siècle, tout le pays qui s'étend entre Rennes et Fougères jusqu'à Dol-en-Bretagne et même jusqu'à Saint-Malo, était encore couvert, à perte de vue, par des taillis épais et des fourrés profonds dont toutes les vieilles chroniques ne manquent point de faire mention : c'était la forêt de Brocéliande, objet de terreur et d'effroi à bien des lieues à la ronde. Sur cette forêt, en effet, couraient de fort mauvais bruits. Repaire des nains et des farfadets, asile inviolé des fées et des enchanteurs, ce n'était point sans appréhension que de rares voyageurs s'engageaient sous les voûtes sombres de ses épaisses ramures. Malheur aux imprudents qui s'aventuraient sous son ombre redoutable, égarés au plus profond du bois, ils devenaient la proie des bêtes sauvages, ou entraînés dans la lande voisine, ils étaient assommés à coups de pierre par les Korrigans féroces qui gardent jalousement les trésors cachés au pied des dolmens. — Mais la forêt de Brocéliande n'était pas seulement le repaire des gnômes et des farfadets, elle avait servi aussi, jadis, de champ de bataille aux Francs et aux peuples de la Domnonée. On racontait qu'on y avait vu autrefois l'homme sauvage, et quatre châteaux forts, habités par de hauts et puissants barons, dressaient au-dessus des épaisses cimes des arbres leurs hautes tours pointues et leurs formidables donjons crénelés.

La plus considérable de ces demeures féodales était le château de Combourg, bâti en 4016 par Juknus, évêque, de Dol-en-Bretagne et fils du premier évêque de Dinan. A cette époque lointaine, les bâtiments ne différaient guère de ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Construit sur le modèle d'un char à quatre roues, le château baignait le pied de ses murs épais de plus de dix pieds dans les eaux noires d'un étang, tandis que du côté de la campagne un fossé large et profond le défendait contre toute surprise. Quatre tours, inégales en âge, en grosseur et en hauteur, se dressaient aux quatre extrémités de sa masse énorme. De loin encore maintenant on aperçoit ses toits coniques surmontant les créneaux et les courtines à mâchicoulis que les différents propriétaires ont surélevés, agrandis et complétés tour à tour. Pendant plusieurs siècles, les seigneurs de Combourg ont terrorisé les contrées d'alentour, descendant en armes de leur forteresse pour piller les campagnes et rançonner leurs voisins et revenant ensuite, chargés de butin, dans leur repaire pour y jouir en toute tranquillité du fruit de leurs rapines. Dans le labyrinthe des souterrains aux profondeurs inconnues, dans le dédale des couloirs et des passages secrets, bien des drames se sont déroulés, bien des massacres se sont succédés. Ces tragiques souvenirs ont longtemps survécu dans le pays de Dol, puis les vieux chênes de la forêt ont peu à peu disparu avec elle, et tout s'est effacé, jusqu'à la mémoire des fées et des enchanteurs de Brocéliande! Pourtant parmi ces traditions il en est une qui s'est conservée intacte et qui depuis trois siècles se transmet fidèlement à chaque génération ; c'est la légende du chat fantôme de la tour du Maure et de la belle châtelaine dont les fées de la forêt enchantée protégèrent les amours.

Comme le petit homme rouge des Tuileries, le fantôme blanc de la Hof-Burg, ou la dame noire du château de Windsor, une apparition fantastique vient avertir les seigneurs de Combourg chaque fois qu'un évènement grave va survenir dans leur maison ou qu'un malheur va frapper leur famille. Lorsque vient l'heure de minuit et que les douze coups ont retenti à l'horloge de la vieille forteresse, on entend parfois tout à coup des miaulements effrayants qui s'élèvent sous les voûtes de pierre et se répercutent du haut en bas de l'escalier de la grande tour. C'est en vain que les soirs de tempête le vent d'ouest s'engouffre avec violence sous les hautes toitures, ébranlant avec fracas les portes massives et les lourds châssis garnis de plomb des antiques fenêtres ; les cris affreux de l'animal mystérieux dominent le tumulte des éléments déchaînés et couvrent les ululements lugubres des hiboux et des chouettes qui pullulent dans les trous des vieux murs : on dirait d'une bête traquée et hurlante, et les miaulements déchirants ressemblent par instants aux accents désespérés d'une voix humaine.

En même temps, un bruit sec comme celui d'un marteau qui frapperait les dalles accompagne ces gémissements lamentables, et si quelqu'un est assez hardi pour entr'ouvrir sa porte et jeter un regard furtif dans l'escalier du donjon, il aperçoit épouvanté un chat noir d'une taille colossale fuyant devant une jambe de bois qui s'avance seule sur chaque marche, et résonne en descendant chacun des degrés de granit... Et c'est une chose effrayante que cette bête énorme qui miaule de terreur, poursuivie par cette jambe de bois sur laquelle nul corps ne s'appuie, et qui, pourtant, se hâte et semble menacer l'animal plein d'épouvante.

Une lumière verdâtre qui se dégage des yeux du chat éclaire vaguement ce tableau de cauchemar. Par instants, tout se tait et disparaît subitement ; l'apparition fantastique semble s'enfoncer dans des couloirs secrets ou des souterrains murés dont on a oublié l'existence, puis les murs laissent échapper, de nouveau, des cris étouffés venant d'un labyrinthe inconnu, et tout à coup le chat fantôme reparaît dans les combles, avec ses miaulements sinistres, fuyant toujours devant la jambe maudite qui le poursuit depuis trois siècles sans jamais pouvoir l'atteindre. Parfois la nuit tout entière se passe, et les cris terrifiants ne cessent qu'aux premières lueurs du jour.

La légende nous apprend que le château de Combourg fut habité jadis par un comte fort puissant et fort riche qui se décida sur le tard à convoler en justes noces. Malgré ses rides et sa barbe grise, le vieux seigneur avait pris pour femme une demoiselle de la plus grande beauté : fille d'un gentilhomme de Bretagne ruiné par la dernière guerre où il avait trouvé la mort, ce n'était pas sans peine que celle-ci s'était résignée à cette union disproportionnée. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, et la pauvrette ne tarda pas à souffrir cruellement de l'humeur acariâtre de son vieil et irritable époux. Cachée jalousement à tous les yeux, elle restait confinée dans son appartement, où l'ordre du maître la tenait tristement enfermée. Les journées s'écoulaient lentes et mélancoliques, et la seule distraction de la pauvre recluse était de prodiguer ses soins et ses caresses à un magnifique angora aux yeux d'or et à la noire fourrure qui le jour comme la nuit se tenait constamment auprès d'elle et ne la quittait pas plus que son ombre elle-même.

Un soir, sans que nul pût deviner d'où il avait pu venir, le bel animal avait pénétré dans le château, était monté dans la tour du Maure et n'avait plus quitté désormais l'appartement de la triste châtelaine. Mais bien souvent, tout en flattant son favori, qui semblait compatir à sa peine, la

jeune comtesse laissait couler ses larmes et gémissait amèrement sur son malheureux sort.

Or, il advint qu'un jour le seigneur de Combourg dut quitter son château et partir pour la guerre, laissant bien malgré lui son épouse au manoir. C'est en vain qu'au moment de se mettre en route, il fit mille recommandations de toutes sortes et donna les ordres les plus sévères pour que rien ne fût changé durant son absence. Mais le départ de son époux sécha promptement les larmes de la belle épousée, qui se reprit à l'espérance en se voyant délivrée de son tyran. Elle eut vite fait de signifier à ses geôliers, qui voulaient la retenir prisonnière, qu'elle était dame et maîtresse, et bientôt le château solitaire se changea en un lieu de fêtes et de plaisirs. Tous les gentilshommes des environs accoururent à l'envi présenter leurs hommages à la triomphante châtelaine, et ce n'était plus, tout le jour, que concerts et festins, que joûtes et cavalcades qui se succédaient tour à tour. La reine de toutes ces fêtes ne tarda pas à distinguer un brillant chevalier que sa galanterie et sa vaillance avaient rendu célèbre dans toute la province. Le vainqueur de tant de tournois s'entendait comme pas un à triompher des belles, et il sut en quelques semaines trouver le chemin d'un cœur qui n'avait encore battu pour personne. La jeunesse est imprudente, et après tant de tristesses, ce nouveau langage d'amour lui parut bien doux ; si la pauvre enfant oublia ses devoirs, son inexpérience dut en être la cause, et les indignes traitements de son tyran de mari doivent lui servir d'excuse.

Le vieux seigneur, qui guerroyait au pays de Bretagne, apprend bientôt la vie qu'on mène au château depuis son départ. La jalousie s'allume dans son cœur ; frémissant de colère, il part sans rien attendre et, abandonnant ses soldats et ses hommes d'armes, il reprend seul en toute hâte le chemin de Combourg. Trois jours durant, il chevauche sans trêve, et arrive enfin au pied de la vieille forteresse. C'est par un passage souterrain qu'il pénètre dans la place, et un couloir secret que lui seul peut connaître l'amène, sans que nul n'ait pu le voir, jusqu'aux appartements de la tour du Maure. Une étroite ouverture ménagée dans la boiserie lui permet de jeter un coup d'œil dans la chambre seigneuriale, et ce qu'il aperçoit lui arrache malgré lui un cri de rage : son déshonneur ne fait plus de doute, un jeune gentilhomme est là, aux pieds mêmes de sa dame, et l'entretient tendrement... La vue des coupables a mis à son comble son désir de vengeance ; incapable de se maintenir plus longtemps il pousse d'une main impatiente le ressort du panneau qui va lui livrer passage, et, résolu à se faire justice lui-même, il tire sa longue épée pour massacrer l'infidèle.

Mais au moment même où il fait irruption hors de sa cachette, il chandelle soudain et, empêtré dans son pesant harnais de guerre, il tombe lourdement à terre. C'est le chat favori de la jeune châteleine qui a bondi au bruit de la porte secrète et a sauvé les jours de sa maîtresse en s'élançant bravement contre l'assaillant. C'est en vain que celui-ci veut se relever, son épée, s'échappant de sa main, lui a fait à la jambe une large blessure, et tandis qu'il appelle à l'aide, les deux amants ont déjà disparu et cherché un refuge dans la forêt toute proche. Les fées et les lutins ont toujours protégé les amours, les buissons se refermaient d'eux-mêmes derrière les fugitifs, et les divinités de Brocéliande cachèrent si bien les deux fugitifs au plus profond des bois que oncques depuis ne put les atteindre.

La blessure du comte était grave, il fallût lui couper la jambe et la remplacer par une jambe postiche. Grande fut sa colère de n'avoir pu tirer vengeance de l'affront fait à son honneur, et son exaspération fut terrible contre le chat dont l'intervention lui avait attiré tant de déboires et de malheurs. Mais il ne put même pas assouvir sa rancune ; c'est en vain qu'on fouilla le château de fond en combles, et c'est inutilement qu'une somme fut promise à qui rapporterait le matou mort ou vif. Pourtant, pendant de longues nuits, on entendit des miaulements affreux qui semblaient sortir des murs mêmes et poursuivaient jusque dans son sommeil le maître du château. Pour échapper à ce cauchemar, celui-ci ordonna le massacre de tous les chats du pays à plus de vingt lieues à la ronde ; mais les cris continuèrent à se faire entendre et le repos ne lui fut pas rendu. Au bout de quelques semaines, sa raison s'égara, et bientôt il descendit dans la tombe, en proie à des accès de terreur et de colère effroyables.

C'est depuis ce moment que son ombre errante parcourt, dit-on, par les nuits d'orage, le vieil escalier de granit de l'antique tourelle, et que de sa jambe de bois il cherche à frapper le chat mystérieux que sa vengeance n'a jamais pu attendre.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, nous dépeint avec amour le vieux château où s'est écoulé son enfance, et fait une courte allusion à la légende mystérieuse du chat fantôme qui avait bercé ses jeunes années. C'est le pur hasard qui devait faire connaître l'origine de la veille légende de Combourg. Quand, il y a vingt ans à peu près, le comte de Chateaubriand entreprit la restauration du château, des travaux de réfection importants furent exécutés dans la tour du Maure, la plus vieille du manoir. C'est là que, dans un réduit ignoré, caché dans l'épaisseur d'un mur, on découvrit le squelette convulsé d'un chat de grande taille. L'animal a dû mourir dans d'horribles souffrances et le corps tout entier est tordu par la douleur ; ses pattes semblent s'étendre et se crisper pour essayer une dernière fois de se frayer un passage hors de sa sombre prison, et sa gueule s'ouvre toute grande comme pour proférer un dernier cri plaintif.

Ces gémissements qui, en venant raviver la douleur du vieux comte, lui enlevèrent peu à peu jusqu'à sa dernière lueur de raison, s'expliquent maintenant d'eux-mêmes. Effrayé par l'entrée subite du mari vengeur, le chat avait bondi entre ses jambes, puis affolé par le bruit inattendu de sa chute, l'animal s'était enfui par la voie la plus proche et avait pénétré au hasard dans le réduit secret dont la porte en retombant s'était refermée sur lui pour toujours. C'est de là que dans sa longue et terrible agonie, la malheureuse bête, mourant de faim, avait terrorisé, par ses gémissements sinistres, les habitants du château.

Les restes du chat fantôme ont été retirés de l'obscure cachette ; enfermé sous une cage de verre, le squelette mystérieux gît maintenant déposé sur un coussin de velours et offre aux yeux étonnés du visiteur son ossature intacte après deux siècles d'existence. Le chat fabuleux de la tour du Maure avait bien existé.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10